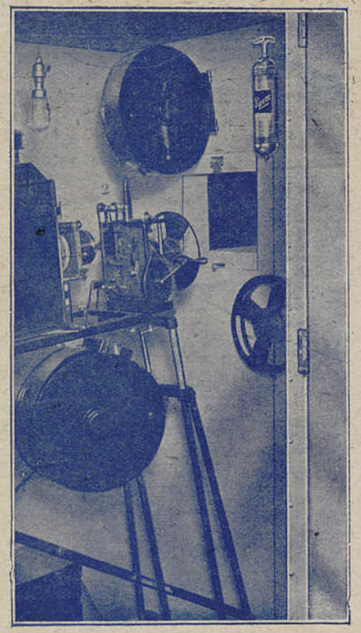
La Cinématographie Française

№ 15
15 Février 1919

Prix
un Franc

PATHÉ

Vernon CASTLE



Dans vos cabines de projection

vous avez deux gros risques

d'INCENDIE

les feux de films,
les feux d'appareils électriques

le *Pyrene* MARQUE DÉPOSÉE vous permet de les maîtriser :

sans rien détériorer (vous pouvez arroser vos appareils de liquide PYRENE et continuer à tourner) ;

avec une sécurité de fonctionnement incomparable (aucune réaction chimique, mais simple fonctionnement de pompe) ;

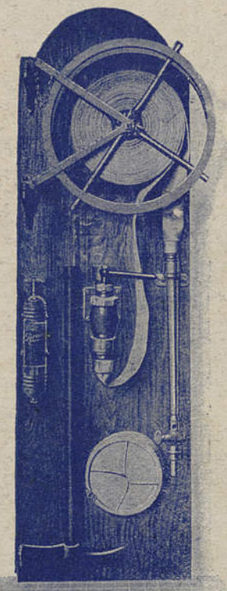
Le *Pyrene* pèse 2 kgs 500 et mesure 36 centimètres ; son maniement est facile quelle que soit l'exiguité de vos cabines.

Le liquide PYRENE ne contient ni eau ni acide.

Dans vos salles de spectacle

vous devez vous protéger conformément aux prescriptions officielles et à votre propre intérêt avec des postes d'incendie à pression d'eau de ville.

Nous sommes à même de vous fournir tout le matériel nécessaire sur stock disponible.



Ets PHILLIPS & PAIN

Télégramme PYRENE-PARIS — Ingénieurs-Incendie — *Téléphone* Gutenberg 77-02 / 77-04

1, Rue Taitbout, PARIS

Numéro 7 — Le Numéro : UN FRANC — Deuxième Année

La Cinématographie Française

REVUE HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS

France : Un An ..... 50 fr.
Etranger : Un An ..... 60 fr.
Le Numéro ..... 1 fr.

Rédaction et Administration :
BOULEVARD SAINT-MARTIN
(48, rue de Bondy)
Téléphone : Nord 40-39

Pour la publicité s'adresser aux Bureaux du journal

SOMMAIRE

Nos Pages de Couverture : Mrs Irène VERNON-CASTLE. Miss Gladys HULETTE.
Le Bon Film. ... P. Simonot.
Le Marché mondial et le Film français.. ... Georges Tréville.
Restons nous-mêmes... ... V. Guillaume-Danvers.
L'Électricité dans les Installations Cinématographiques. *(Suite)* ... L. d'Herbeumont.
Un Interview de M. Léon Gaumont à Londres. ...
Un Jugement sévère... ... L'Archiviste.
Un Chef d'Orchestre extraordinaire ! ... Constant Larchet.
Les Beaux Films de la Semaine :
1. Le Géant de la Forêt.. ... Agence Générale.
2. Les Fiançailles de Minuit ... ... Agence Générale.
3. La Passagère ... Ciné-Location-Eclipse.
4. La Vengeance m'appartient.. ... Pathé.
5. Betty... soit sage ... L. Aubert.
6. Ambrosia... ... Van Goitsenhoven.
7. Le Mensonge : ses sourires et ses larmes. Univers-Cinéma-Loc.
8. Les Victimes de l'Ambition.. ... Kinéma-Film-Location.
Dans tous les Pays ... Urbi et Orbi.
La Production... ... *(matinées)*. ... L'Ouvreuse de Lutetia.
Hebdomadaire ... *(après-midi)* ... Nyctalope.
Propos Cinématographiques .. ... Patati et Patata.
Le Tour de France du Projectionniste *(Charente-Inférieure)*. ... Le Chemineau.
Cette Semaine nous verrons : Présentations des 17, 18 et 19 février.

NOS PAGES DE COUVERTURE

Mrs Irène VERNON-CASTLE

Lorsqu'en avril 1918 nous vîmes apparaître sur l'écran des présentations Pathé, Mrs Irène Vernon-Castle, ce fut un ravissement. Avec un charme triste et distingué cette délicieuse jeune femme, cette parfaite artiste interprétait avec une incomparable virtuosité le rôle de Miss Patria Channing dans le ciné-roman *Cœur d'Héroïne*. Nous saluions respectueusement en elle la veuve d'un héros, le capitaine Vernon, aviateur britannique, mort au champ d'honneur. Nous saluions amicalement la charmante et frêle danseuse que tout Paris avait fêtée et applaudie avant la guerre.

A Londres et à New-York ses succès de ballerine furent considérables. Elle fit même une brève incursion dans la comédie musicale qu'elle quitta bientôt pour se consacrer exclusivement à l'interprétation cinégraphique.

Le charme de cette jeune femme d'une distinction parfaite consacra ses succès à l'écran où, très sportive, elle se révéla à nous comme une parfaite athlète, car on n'aurait jamais pu se douter que tant d'énergie, de force et de virtuosité acrobatique se trouvaient réunies en une jeune femme de si délicate apparence.

Son talent de comédienne ne fit que s'affirmer dans cette très bonne adaptation cinégraphique du roman populaire de Francis Lynde *Stranded in Arcady* qui fut titré pour nous : *Un homme... Une Femme.*

Dans le dernier film que nous avons vu et qui sortira le 7 mars prochain, *La Vengeance m'appartient*, Mrs Irène Vernon Castle interprète un rôle des plus sympa-

thiques dont notre collaboratrice « L'Ouvreuse de Lutetia » a dit : « Elle est tendre et chaste, même lorsqu'elle danse sur la scène d'un music-hall de bas étage. »

Ses danses légères, aériennes, d'une grâce impeccable suffiraient seules à faire le succès de ce film qui ne fera qu'affirmer à Paris, et dans toute la France, le charme un peu triste et d'autant plus séduisant de Mrs Irène Vernon Castle.

Miss Gladys HULETTE

La première fois que je vis Miss Gladys Hulette à l'écran c'est dans un film charmant, *Miss Nobody* où elle personnifiait une petite pensionnaire que sa famille ou ses tuteurs du moins oublient un peu trop. Son jeu plein d'enfantillage et de tristesse aussi faisait ressortir le charme poétique de la brune délicieusement jolie qu'elle est. Dans *Son Ennemi bien aimé* et dans *Peggy bonne à tout faire* elle affirma son talent de composition et ces deux rôles si différents firent valoir ses réelles qualités de comédienne.

Miss Gladys Hulette donne à l'étude de l'interprétation de ses rôles un soin tout particulier. Elle lit beaucoup et se documente autant qu'il est possible pour arriver à obtenir le plus de vérité et de variété dans ses attitudes, ses costumes et la façon de les porter.

Lorsqu'elle dut interpréter *Miss Nobody* elle voulut connaître la vie de pensionnat des jeunes filles, et elle se fit présenter par une dame de ses amies à la directrice d'une maison d'éducation qui crut accueillir une jeune et nouvelle élève alors que c'était une comédienne qui, avant de le jouer, voulait vivre son rôle.

Miss Gladys fut de suite la compagne fêtée de toutes ces jeunes filles de son âge aux jeux desquelles elle se mêla et avec lesquelles elle fit par la suite mille et mille espièglerie.

Ayant lu *Le Bon petit Diable*, de la comtesse de Ségur, elle n'hésita pas, au grand amusement de ses condisciples, à rééditer quelques-unes des farces légendaires du sympathique gamin.

Une nuit, c'était la cloche du pensionnat qui, carillonnant à toute volée, éveillait tout le monde et mettait en révolution la pension. Une autre fois, ce fut la cuisine qui devint le théâtre de ses gamineries.

Et voilà comment cette charmante artiste arriva à nous faire connaître sur l'écran la vie intime et un peu turbulente de ces jeunes filles américaines qui ne sont que de grands enfants pas toujours des plus commodes à élever.

Miss Gladys Hulette a de grands beaux yeux noirs, expressifs, qui lui donnent un peu le type italien. Elle a une prédilection très marquée pour les toilettes en piqué blanc qu'elle porte en général très simples. Lorsqu'elle est préoccupée, très préoccupée par l'étude d'un rôle, Miss Gladys Hulette sifflotte en marchant les deux mains dans ses poches.

Comme toute jeune fille américaine, comme toute artiste cinégraphique, Miss Gladys Hulette est une écuyère accomplie.

Elle est assez taquine et s'amuse parfois à « monter des bateaux » dont ses camarades sont les premiers à s'amuser et à rire.

On nous annonce pour très prochainement quelques films où son esprit malicieux et sa beauté sentimentale feront sensation.

LA CINÉMATOGRAPHIE ... FRANÇAISE

fait un Service ENTIÈREMENT GRATUIT
à MM. les Directeurs d'Exploitations Cinématographiques Françaises
qui en font la demande
à l'ADMINISTRATION DU JOURNAL
48, rue de Bondy -:- PARIS

LE BON FILM

J'ai un ami qui, jusqu'ici, était demeuré hostile au cinéma. Ce n'est pas à proprement parler un artiste, mais c'est en tous cas un amateur éclairé. Il aime les beaux tableaux et les beaux marbres. Il sait apprécier la savante ordonnance d'un ameublement de grand style. Excellent musicien, il interprète avec sentiment les maîtres classiques et modernes. Quant à la littérature, son goût est parfait et on le consulte avec profit sur ce qu'il faut paraître avoir lu et ce qu'il faut lire sur l'oreiller. Je ne partage pas toutes ses opinions, mais il y a un point sur lequel nous sommes toujours d'accord. Ce point, c'est les bêtes. C'est bête, n'est-ce pas? Pas tant que vous croyez. Rien n'est favorable à l'entente générale comme l'accord particulier sur la beauté ou les qualités d'un toutou ou d'un cheval.

Or, mon ami vient voir mes chiens qu'il a en haute estime; et cette visite l'oblige tout de même à s'intéresser, par pure politesse, à mes petites affaires.

Eh! bien, cela va votre lanterne magique? me lance-t-il chaque fois qu'un numéro de la *Cinématographie francaise* lui tombe sous la main. C'est idiot, vous savez, vos images à la manivelle, cela ne veut rien dire et jamais vous ne déciderez les gens intelligents à s'asseoir durant deux heures devant votre toile sur laquelle vous essayez de faire croire qu'il se passe quelque chose.

Et si je lui fais remarquer qu'il ne marque pas lui-même la même indifférence pour le cinéma que les gens intelligents, il me répond : Oh! moi, c'est différend. Ma femme adore ça. Deux fois par semaine, au minimum, elle a besoin de se repaître des prouesses équestres de Rio Jim, ou des grimaces de Charlot. Elle rêve de Rigadin et copie les robes de Suzanne Grandais. Très musicienne, n'a-t-elle pas émis l'autre jour cette énorme et paradoxale proposition de faire tou ner un film dont le scenario n'est autre que la symphonie fantastique de Berlioz? Oui, mon cher! Et l'argument formidable, puissant, que notre grand musicien national a évoqué dans ces admirables pages musicales, ma femme le prostitue sans vergogne, elle le livrerait sans pitié à votre mécanique lumineuse. Naturellement, l'oreille des spectateurs n'y perdrait rien car elle voit, ou plutôt, elle entend un orchestre de soixante-dix musiciens accompagner le déroulement du film sous la direction d'un chef d'orchestre qui aurait pour métronome le tac-tac du moulin à projection.

Et de conclure que sa femme touche aux confins de la folie, mon ami ne se prive pas.

Cependant la semaine dernière, après avoir congrument félicité mon setter sur le luisant de son poil et ma petite chienne griffon argenté sur son adresse à bondir sur la table au moment opportun pour sa gourmandise, mon cinéphobe me dit tout à trac : J'ai vu hier au cinéma quelque chose d'épatant. Epatant! dites-vous. Donnait-on la symphonie fantastique de Berlioz adaptée par votre femme? Je ne plaisante pas, ajouta-t-il, j'ai vu un film qui m'a presque fait pleurer? J'en ai rêvé, et c'était tellement vécu que je me demande si ce n'est pas une chose véridique, un drame poignant et réel dont je fus témoin.

Diable! fis-je; c'est grave. N'allez pas raconter cela à d'autres, on serait capable de vous rayer de la liste des gens intelligents. Les gens intelligents sont des imbéciles conclut mon ami; je viens d'ouvrir les yeux; le cinéma est capable de se hausser aux plus audacieux degrés de l'art, j'en ai la certitude. Le drame en question réalise, sinon l'idéal, du moins une telle somme d'efforts artistiques et de sentiments humains que rien ne me paraît impossible à votre diabolique industrie.

Même la symphonie de Berlioz?

Même cela, et bien d'autres choses encore.

Je m'enquis du titre que porte le film dont la vue avait conquis un précieux adepte au cinéma. On me pardonnera de ne pas le citer, j'aurais l'air d'introduire de la réclame dans mon article et Louchet m'accuserait de concurrence déloyale. Mais je veux tout de même proclamer avec joie qu'il s'agit d'un film français.

Oui! notre film national, tant décrié, est capable de ce tour de force : Amener au cinéma un nouveau et fervent disciple, faire la conquête d'un profane, émouvoir un cœur endurci et, d'un homme qu'il tra tait sa femme de folle parce qu'elle rêve pour l'écran un avenir de gloire, faire un

prosélyte ardent qui proclamera demain les bienfaits de la *manivelle à images*, comme il l'appelle irrévérencieusement.

Or, quelles vertus secrètes possédait donc le film en question pour avoir opéré ce miracle? J'ai voulu pénétrer le mystère. L'ouvrage ayant été lancé alors que j'étais absent de Paris, je n'en savais rien de plus que ce qu'en avaient dit les critiques à propos de la présentation. J'ai vu le film. Il est très beau, certes! Quant à légitimer le revirement subit de mon ami par ses seules qualités, ce serait un peu hasardeux de l'affirmer.

Je crois plutôt que ce cinéphobe ne l'était que par snobisme et un peu par esprit de contradiction. Esprit fin et cultivé, mais un peu enclin à la préciosité, il lui répugnait de laisser son âme se mettre en harmonie avec celle du peuple. Ce raffiné éprouvait une sorte de pudeur à se laisser gagner par une émotion qui secouait toute une salle. Et, tandis que sa femme, nature franchement impulsive trouvait dans le cinéma un moyen puissant d'exprimer l'art sous une forme nouvelle, lui cherchait à réagir contre un sentiment qu'il croyait l'apanage des intelligences médiocres ou paresseuses.

Mais, à son insu, le travail de persuasion s'accomplissait. Accompagnant sa femme deux fois par semaines au cinéma, le pseudo sceptique suivait malgré lui les différentes conceptions artistiques des auteurs et des metteurs en scène; son œil s'exerçait à discerner la plus ou moins grande perfection photographique; le jeu des interprètes l'intéressait malgré lui et, comme après tout, il possède une âme d'artiste et un cerveau de lettré, il finit par se laisser convaincre le jour où une œuvre vraiment humaine, simple dans sa conception, émouvante dans son interprétation, lumineuse dans sa réalisation technique, vint juste à point faire tomber les écailles de ses yeux au moment psychologique.

Et voilà précisément quelle peut être, quelle doit être la mission du film français dans l'avenir.

Sans entrer dans des détails circonstanciés sur l'ouvrage qui vient d'avoir l'heureuse chance de convertir un incrédule, je peux le prendre comme une sorte de prototype duquel nos producteurs pourraient s'inspirer.

D'abord trois qualités bien françaises sont indispensables : la Simplicité, la Vraisemblance, l'Action. La simplicité, parce que nous appartenons à une race qui aime la méthode, la concision, la clarté, et que dans notre langue même cette simpilicté éclate plus que dans tout autre idiome. La vraisemblance, parce que notre pays est celui de la droiture, de la vérité, de la logique. De l'Action, parce que le mouvement, c'est la vie et qu'aucune nation du monde n'a une histoire plus vibrante, plus mouvementée que la nôtre.

A ces vertus morales, si j'ose ainsi dire, il faut ajouter des qualités matérielles. Une mise en scène scrupuleuse, riche sans extravagances ruineuses ou ridicules, exacte au point de vue du style, de l'époque, des costumes, des tapisseries, etc. Une interprétation jeune, ardente, sincère, dégagée de toute la vieille routine théâtrale et débarassée des pontifes caducs et des ingénues de cinquante ans. De la photographie parfaite, qu'on obtiendra quand on voudra employer les procédés et les appareils de nos concurrents des Etats-Unis.

Si tout cela est réuni dans des mains énergiques et jamais ouvertes aux pots de vins ou Bachish de quelque provenance qu'ils soient, il y a de grandes chances pour que le film français voie s'ouvrir devant lui le marché mondial.

Il me paraît bien que ces qualités se trouvent réunies à un degré heureusement appréciable dans le film dont je parlais tout à l'heure.

Et il y a là de quoi réjouir tous les amis de notre belle industrie nationale.

P. SIMONOT.

Roman de Gloria

Nº 37.

LES
NOUVEAUTÉS AUBERT

124, AVENUE DE LA RÉPUBLIQUE - PARIS

Un Spectacle Unique

LA DANSEUSE AVEUGLE DE POMPEÏ

Un Spectacle Unique

MERCREDI 19 Février

PRÉSENTATION AUBERT-PALACE PRÉSENTATION

10 HEURES MATIN

MERCREDI 19 Février

Etablissements L. AUBERT

124, AVENUE DE LA RÉPUBLIQUE — PARIS

Une Composition Cinégraphique

DOTÉE

d'une incomparable mise en scène
enrichie d'un décor merveilleux

ÉVOCATION

DE TOUT UN PASSÉ D'ART, DE GRANDEUR, DE PUISSANCE

La Danseuse Aveugle de Pompeï

L. AUBERT, 50, rue des Ponts de Commines = Lille

Etablissements L. AUBERT

LA DANSEUSE AVEUGLE DE POMPEÏ

Action Dramatique à Grand Spectacle en Quatre Actes

Arbaçès, grand prêtre d'Isis, descend les marches de porphyre du temple de la Déesse. Il traverse les jardins merveilleux accompagné de la foule étincelante des patriciens, des chevaliers, des prêtresses et des courtisanes.

Ce soir-là, le grand prêtre donne dans son Palais un festin somptueux à ses amis, dans le luxe magnifique d'un décor splendide et recherché.

Alors que tous admirent les danseuses grecques ou égyptiennes, Arbaçès commande à un esclave noir d'aller chercher dans une taverne du port, Myrta la chanteuse aveugle, esclave du tavernier, qu'autrefois un maître cruel priva de la lumière des cieux.

Myrta exquise et douce et charmante chante pour les matelots, les gladiateurs ou les soldats, elle vend des fleurs aux courtisanes. La jeune fille apparaît aux yeux charmés des convives puis s'enfuit.

Glaucus, patricien, tribun des légions romaines, à l'aube parcourt la ville après le festin d'Arbaçès auquel il assistait : il éprouve le besoin d'un peu de fraîcheur et de calme. Sur le port où le jeune patricien s'est égaré il entend des cris de douleur, il entre brusquement dans un bouge et arrache Myrta à la brutalité du maître.

Myrta vivra désormais dans la villa de Glaucus.

Arbaçès est éperdument épris de Bakis, prêtresse de Cérès. Pour satisfaire sa passion le grand prêtre faux, cynique et cruel est prêt à toutes les violences et à tous les actes. La jeune femme aime Glaucus et Glaucus l'aime aussi. Les obstacles qui surgissent entre eux sont jetés sur leur route amoureuse par l'implacable Arbaçès.

L. AUBERT, 53, Boulevard Carnot, TOULOUSE

Etablissements L. AUBERT

LA DANSEUSE AVEUGLE DE POMPEÏ *(suite)*

Il trouve une auxiliaire précieuse en Faustine, courtisane riche et influente. Tous deux enlèvent par la force Bakis.

Myrta, la danseuse aveugle a senti peu à peu sa reconnaissance se changer en une tendresse qu'elle n'ose s'avouer pour Glaucus. Elle souffre atrocement de l'amour de Bakis pour l'homme généreux qui l'arracha à sa misérable existence d'autrefois. Et cependant elle avertit Glaucus du guet-apens. Le patricien enlève Bakis et mérite ainsi la haine d'Arbaçès.

Le grand prêtre donne en ce jour une fête éblouissante à la plèbe de Pompéi. Le cirque contient à peine la foule compacte. Les courses de quadriges ont attiré les spectateurs de la ville et ceux des campagnes environnantes. Arbaçès jouit d'une popularité sans borne. Il a fait distribuer du blé, de l'huile et de l'argent. Il peut tout oser maintenant.

Etablissements L. AUBERT

LA DANSEUSE AVEUGLE DE POMPEÏ *(suite et fin)*

Après les jeux il reçoit Faustine dans l'atrium de sa villa. Elle lui demande un philtre d'amour ou d'oubli qui lui livrera Glaucus dont elle veut l'amour. Un philtre de mort pour Bakis — et Myrta encore une fois sauve et Bakis et Glaucus.

Furieux puisque ses projets ont échoué, Arbaçès, impulsif et cruel ne redoute aucune sanction. Sa haute dignité, l'empire qu'il a conquis sur la plèbe de Pompéi par ses munificences, lui assure l'impunité. Un soir dans les jardins, à l'ombre des colonnades du temple, alors que murmure la mer qui bat les degrés de marbres — que gronde et rugit sourdement le Vésuve, Arbaçès avec le glaive des sacrificateurs tue le philosophe Tullius.

Et Pompéi en fête, dans l'ivresse des plaisirs chers au monde latin, laisse couler sa vie de joie et de lumière sous la menace effroyable du volcan qui s'allume parfois d'une lueur fugitive. Pompéi ignore le drame, la mort de Tullius, citoyen romain.

Et, devant le Sénat assemblé, Arbaçès accuse Glaucus d'avoir tué Tullius, impassible et superbe : le tribun dédaigne toute réponse, il lui suffit d'affirmer qu'il est innocent.

Inflexible le tribunal supérieur le condamne à être jeté aux lions aux prochains jeux du cirque. Myrta pleure doucement. Bakis une dernière fois s'abandonne aux bras de Glaucus. L'aveugle veut sauver de la mort tragique le généreux Glaucus et malgré tous les subterfuges qu'elle emploie, malgré sa ténacité, elle se brise à l'implacable cruauté d'Arbaçès. Il veut : Bakis ou la mort du patricien et Glaucus choisit la mort.

Puis voici les jeux du cirque, les clameurs de la foule, le choc des armes, les combats sanglants des athlètes merveilleux, des gladiateurs farouches. Dans les cunicules les lions d'Ethiopie, les tigres de Bithynie, les loups et les chiens sauvages rugissent et rôdent sournois, terribles et affamés.

Et Glaucus est jeté dans l'arène ; les bestiaires ouvrent les grilles, la meute féroce bondit, se heurte et s'arrête interdite devant la proie offerte. Glaucus immobile, fier, calme, impassible, attend la mort...

Un silence angoissant pèse sur le cirque. Une voix émue, incertaine, s'élève et s'affermit, crie l'innocence de Glaucus... C'est Myrta qui descendue dans l'arène présente au peuple un témoin du meurtre de Tullius... Un revirement dans la foule tumultueuse... tous réclament le supplice immédiat du grand prêtre. « Aux lions... Arbaçès... Aux lions »

Et tout à coup le soleil s'obscurcit... le Vésuve flamboie, tonne et mugit, sa voix immense couvre les bruits de la terre. Un océan de feu, de laves incandescentes débordent de ses flancs, et lentement la ville disparaît engloutie sous le fleuve brûlant.

Myrta entraîne Glaucus et Bakis vers la mer dernier refuge : « O mon maître, je t'ai sauvé... Sois heureux... Maintenant je puis mourir ! »

Métrage approximatif : 1.600 mètres. — Publicité : 3 affiches

40, Place de Brouckère : BRUXELLES

Établissements L. AUBERT

Dans toutes les villes de FRANCE

LE CIRQUE

BUFFALO TRILBY & Cie

poursuit sa triomphale tournée

DIRECTEUR : ***BUFFALO***

le plus fort et le plus populaire des ATHLÈTES

L. AUBERT : 69, Rue de l'Hôtel-de-Ville, LYON

Établissements L. AUBERT

Présentation du 19 Février

COMBATS AÉRIENS

Les *Escadrilles* engagées dans l'action dominent *l'Adriatique*

EN PREMIERS PLANS

un hydroplane ennemi mitraillé vacille, s'enflamme et s'abîme. -- La bataille *se déploie dans toute son intensité.*

CES VISIONS INÉDITES

constituent un spectacle saisissant et authentique de la

GUERRE AÉRIENNE

LONGUEUR APPROXIMATIVE : **400** MÈTRES

L. AUBERT : 24, rue Lafont, MARSEILLE

Etablissements L. AUBERT

LOLOTTE EN SOCIÉTÉ

Lolotte, la fille du maréchal-ferrant, veut choisir elle-même son mari ; son père veut lui faire épouser un marchand de vin à qui il doit 320.459 francs pour la bagatelle de 640.918 bocks. Mais Lolotte aime Raggie, qui a les deux chances suprêmes de posséder une automobile et un père millionnaire. Et c'est avec Raggie que la gracieuse Lolotte veut tenter l'aventure de la vie.

Malgré tous ses charmes, Lolotte ne plaît pas aux parents de Raggie. Ceux-ci, formalistes avec excès ne conçoivent pas qu'on mange dans l'assiette des autres ou qu'on saute par dessus les fauteuils dans le salon. Aussi Lolotte et Raggie sont chassés et obligés de gagner leur vie eux-mêmes.

Six mois après, Raggie, sa femme et leur cher bébé en avaient vu de toutes les couleurs. Mis à la porte de l'hôtel pour termes non payés, ils ont une veine inouïe. L'auto du père de Raggie écrase la voiture du bébé, et celui-ci est indemne ; le père ému à la pensée qu'il a manqué d'être un infanticide, réintègre nos héros dans le home familial. Lolotte, d'ailleurs, acquiert un droit de plus à la reconnaissance des parents de Raggie en les sauvant de son ancien prétendant le marchand de vin, qui venait faire dans leur caisse un nettoyage par le vide.

Et ceux-ci s'habituent peu à peu au voisinage de cet oiseau en cage qu'est

LOLOTTE EN SOCIÉTÉ

LONGUEUR APPROXIMATIVE : **620** MÈTRES

L. AUBERT : 109, rue Sainte-Croix, BORDEAUX

Louchet-Publicité

Le Marché mondial et le Film français

Le parfait artiste que tout Paris a applaudi en de nombreuses créations théâtrales, M. Georges Treville *a bien voulu écrire, pour* La Cinématographie Française, *un article dans lequel, envisageant la question sous un angle purement objectif, l'excellent artiste et metteur en scène émet des opinions qui intéresseront nos lecteurs par leur clarté et leur bon sens.*

Pourquoi restons-nous ainsi dans l'ombre? Pourquoi ne vendons-nous pas mieux nos films à l'Etranger? Pourquoi, même en France, voyons-nous si peu de nos films sur nos écrans? Ces questions se posent journellement dans le monde du Cinéma et aussi dans le public.

Le mal qui a évidemment ses causes que l'on connaît et que l'on proclame peut-être de façon trop discrète, est-il vraiment incurable? Le Cinéma français est-il dans un état si désespéré? Pour ma part je ne le crois pas. J'ai voulu savoir, j'ai fait ma petite enquête, pris quelques interviews dont voici le résultat :

La timidité des capitaux français

Où il faudrait des millions, nous trouvons quelques billets de mille qui n'ont pas l'air d'être très sûrs de leur propre puissance ; billets souvent fournis par un Monsieur qui veut lancer une protégée. Si la future étoile ne se révèle pas, si elle est « économiquement » entourée, si elle joue dans de mauvais décors, sur un théâtre mal éclairé, elle fait un fiasco complet. Malgré les efforts du metteur en scène, le « navet » est invendable, le Monsieur a perdu son argent, le raconte à qui veut l'entendre et... adieu les capitalistes sérieux.

Ceci dit pour les tentatives privées et trop souvent éphémères.

Dans les maisons d'édition bien établies la « timidité » règne aussi parfois. On hésite à faire des frais nouveaux, à perfectionner le matériel, à construire des décors neufs. Ah! dame tout est si cher! C'est le domaine de l'à-peu-près et « du provisoire ».

Le metteur en scène travaille avec l'effroi de trop dépenser au lieu de n'avoir que la préoccupation de réaliser une œuvre intéressante.

Mon collègue Cecil Hepworth disait dernièrement : « Le metteur en scène est un artiste qui a une mission de l'Humanité, que ce soit le rêve d'un ordre social nouveau ou simplement une pensée humoristique fugitive ». Il ne faut pas considérer le metteur en scène comme une machine à bénéfices ayant comme seul horizon le « marché » et son « budget ». Il n'est pas plus le valet du fabricant que le poète ou le peintre ne sont les manœuvres exécutant avec servilité les ordres du marchand ou de l'éditeur.

Qu'on le veuille ou non, le Cinéma ressort de l'art aussi bien que le théâtre et le livre ; et c'est en tant qu'œuvre ayant quelque valeur intellectuelle qu'il est apprécié... et non en tant que marchandise. Ce n'est pas l'homme d'affaires mais bien l'artiste que Midas peur changer en or.

Sympathie entre metteur en scène et artistes

Un metteur en scène doit s'efforcer d'établir entre ses artistes et lui cet état aigu de sympathie télépathique qui frise presque l'hypnotisme. Il doit « modeler » ses acteurs, les persuader, les enflammer de son enthousiasme, pénétrer en quelque sorte dans leur cerveau et les mettre en communication avec le sien propre.

A mon avis, le metteur en scène devrait être, lui, un acteur, de sorte qu'à défaut de suggestion mentale, il puisse montrer personnellement *ce qu'il veut* à ceux qu'il dirige.

Et les auteurs?

M. Thring, le secrétaire de la Société des Auteurs Anglais, déclare qu'en Angleterre, comme en France d'ailleurs, les scénaristes ne cessent de témoigner leurs griefs. « On trouve aisément, dit-il, des capitaux nécessaires (ils ont de la chance), une bonne organisation des metteurs en scène de talent, mais il y a pénurie de bons scenarios et les auteurs « arrivés » hésitent à travailler pour l'écran.

Beaucoup d'auteurs se plaignent à juste titre, non seulement que leurs ouvrages sont souvent si maltraités qu'ils deviennent méconnaissables, mais que faute d'un contrat idéal ils n'ont pas le moyen de s'opposer à cette mutilation de leurs œuvres.

L'écrivain en faisant un livre s'adresse à un certain public dont il se sait déjà connu et sur lequel il sait qu'il peut compter.

Le metteur en scène d'un film est forcé de s'adresser aux foules .Il prétend connaître le goût du public et y adapter la pensée de l'auteur « filmé ». Mais l'auteur qui est déjà « répandu » a aussi le droit d'être consulté.

M. Rams soutient que dans un contrat d'édition cinématographique de même que dans les traités d'auteurs dramatiques, le scénariste et le metteur en scène devraient figurer, *d'une part* et l'éditeur *d'autre part.*

Une telle combinaison faciliterait le développement artistique du Cinéma, surtout si le contrat donnait à l'auteur un réel contrôle. Cela ne lèserait en rien les intérêts commerciaux de l'entreprise.

L'artiste, qu'il soit auteur, metteur en scène ou éditeur, qui s'abaisse à ne produire que pour *son* public, n'a pas sa raison d'être.

Notre nouvelle Société des Auteurs de l'Ecran rêve

d'un contrat type qui ne sera vraiment réalisable que lorsque notre industrie sera établie sur des bases solides.

Nos écrivains, à part quelques exceptions, dédaignent le Cinéma, ils tolèrent les adaptations de leurs œuvres, mais il leur répugne d'écrire pour l'écran.

On doit toutefois rendre hommage à quelques-uns et non des moindres; je citerai : Tristan Bernard, qui aime le Cinéma, Marcel Prévost qui m'a fait l'honneur de me confier le découpage et la mise en scène de son premier film.

Dès que le Cinéma fournira à l'auteur un champ d'action profitable, celui-ci n'hésitera plus.

De son côté, son collaborateur direct, le metteur en scène, au lieu d'être un employé salarié de la maison d'édition deviendra un homme cultivé, indépendant, ayant l'entière responsabilité de son travail.

Mais une des conditions de progrès dans le Cinéma consiste à ce que l'acteur et le metteur en scène soient chacun à leur place. Trop de metteurs en scène s'improvisent auteurs et se bornent à présenter avec plus ou moins d'ingéniosité des idées qui sont surtout des réminiscences. Il faut à l'auteur de scenarios des qualités d'imagination et d'invention dramatique peut-être plus nettes qu'à l'écrivain de théâtre : celui-ci peut, en effet, se sauver par la vivacité du style, la verve, la vérité des détails psychologiques, l'auteur d'un film n'aura pour parer son intrigue, que la beauté des photos, et le talent des interprètes et du metteur en scène. Cela ne peut suffire à faire illusion. Le Cinéma piétine sur place parce que des metteurs en scène trop empressés à tourner leurs propres productions, font la conspiration du silence autour d'œuvres de simples scénaristes.

Le choix des interprètes.

Une des qualités primordiales du metteur en scène est de savoir judicieusement faire sa distribution; et comme je l'ai dit plus haut, une certaine intuition histrionique lui sera d'un grand secours pour guider les acteurs dans la réalisation des personnages qu'il leur a confiés.

Il devra d'abord soumettre le thème à une analyse mentale et son intuition propre lui indiquera comment les faits devront être présentés et gradués pour déterminer l'émotion désirée chez les spectateurs.

Ce travail d'analyse préalable est fondamental. Sans lui le metteur en scène ne peut avec clairvoyance choisir, puis guider l'artiste dans son rôle.

Il doit pouvoir au besoin éclairer l'artiste en lui indiquant une expression subtile qu'il lui serait impossible d'exprimer par des mots.

J'ai vu des acteurs de talent jouer faux, justement à causes des explications verbales et plus ou moins claires du metteur en scène.

Le travail du « Studio » n'est pas celui de la scène. C'est la vie réelle, ce sont les émotions de la vie que nous enregistrons sur la pellicule; plus les sentiments sont dépeints avec naturel, plus elles portent sur le public.

Un acteur de théâtre peut, avec quelque pratique devenir un excellent acteur de l'écran, mais j'estime que l'expérience de la scène n'est pas indispensable à l'artiste de cinéma.

L'acteur de théâtre — j'en ai fait personnellement l'expérience — a besoin de se débarrasser de ce jeu conventionnel de cet excès d'extériorisation qui lui valent parfois les bravos de la rampe, mais qui le rendent ridicule sur l'écran.

Il est inutile à la jeune première de passer ses mains sur son front et de les laisser retomber le long de sa chevelure éparse, en guise de déméloir, pour indiquer l'effroi ou le désespoir. Ce geste même exécuté avec art, fait sourire au cinéma et produit le contraire de l'effet souhaité.

Un monsieur, sous prétexte qu'il est subitement ruiné, ne doit ni sangloter ni se tordre les mains, ni les porter à sa cravate — signes précurseur de l'apoplexie. Ferait-il cette pantomime surannée s'il était tout seul, dans son bureau? Non. Son visage seul doit traduire le désespoir et l'abattement.

Ah! si les metteurs en scène avaient le droit d'attacher les bras de certains de leurs artistes pendant les répétitions, je crois qu'ils obtiendraient un merveilleux résultat.

En distribuant les rôles on devrait chercher des acteurs qui soient autant que possible de véritables doubles des personnages du scenario.

Le rêve serait de pouvoir se passer des compositions artificielles d'acteurs à moins d'écrire spécialement les rôles pour les artistes dont le tempérament est connu de l'auteur.

En ce qui concerne la nationalité des personnages il faut autant que possible la réalité. Il y a un je ne sais quoi qui caractérise un véritable Italien ou un Argentin qui fait impression et qui manque totalement si l'acteur revêt une nationalité d'emprunt.

Le visage étant la voix du Cinéma je suis très partisan des « premiers plans » qui fixent solidement l'attention du spectateur et ne lui laissent rien perdre des impressions les plus subtiles à mesure qu'elles s'inscrivent sur l'écran.

En résumé, j'estime que si nous voulons reconquérir sur le marché une place prépondérante, nous devons moderniser nos ateliers de prises de vues, écrire des scenarios accessibles à la mentalité de tous les peuples, former nous-mêmes nos « vedettes » et ne pas trop penser au « prix de revient ».

Georges Tréville.

RESTONS NOUS-MÊMES

Sans vouloir en quoi que ce soit diminuer la valeur esthétique des films américains auxquels nous ne saurions trop rendre hommage, il faut, à mon avis, éviter de faire de la cinématographie simili-américaine : car ce ne serait jamais qu'une très médiocre imitation de ce que peuvent réaliser ces artistes dont les talents sont si loin de notre conception artistique qui, quoiqu'en disent certains, a bien aussi son charme.

Un beau film français aura toujours sa valeur, et tant pis pour ceux qui ne le comprendront pas.

Que nos metteurs en scène s'inspirent des progrès de la technique américaine pour la réalisation de leur mise en scène, le choix des interprètes, les effets d'éclairages, la photo, nous ne pouvons que les encourager et les féliciter.

Mais, que dans le but d'obtenir un succès facile par une sorte de plagiat intellectuel, ils cherchent à américaniser leur travail, ça non.

Ce qui, avant toute chose, devrait s'américaniser chez nous, c'est la hardiesse financière des capitaux. On ne peut demander à un metteur en scène de réaliser aussi grand, aussi beau, aussi riche que les Américains, si on ne lui en donne pas largement les moyens financiers. Et sans aller de la prodigalité au gaspillage, on doit faire confiance au metteur en scène et ne pas lui demander le devis de ce que coûtera un film avant qu'il n'en ait tourné même un mètre. C'est le forcer à faire un calcul de probabilité qui sera certainement très au-dessous de la vérité, et l'obliger par la suite s'il n'a qu'un crédit limité d'avance à bâcler toute la fin de son film, parce qu'il s'aperçoit, lorsqu'il en a tourné la moitié, que les trois quarts de la somme mise à sa disposition sont déjà dépensés.

Il faut que le metteur en scène qui est à la merci d'un orage ou d'une maladie d'interprète ne se trouve pas dans la nécessité de tourner quand même, n'importe comment, n'importe où.

Puis il faut faire aussi, et très largement, la part de l'idée imprévue, de l'inspiration artistique qui incitera le compositeur des films à ajouter une scène qu'il n'avait pas prévue ou à laquelle le talent d'un de ses interprètes donne tout à coup une valeur qu'il ne pouvait deviner.

Voilà où l'éditeur — c'est lui seul qui doit s'américaniser — doit s'inspirer de ce qui se fait dans les studios de Californie. Il doit d'abord mettre à la disposition de ses metteurs en scène un studio de prise de vue ayant tous les perfectionnements possibles. Où les artistes ne gèlent pas l'hiver et ne soient pas à l'étuve, l'été. Où des loges descentes soient réservées à tous les interprètes. Où la lumière solaire et artificielle soit répandue à profusion.

Il faut que deux ou trois opérateurs tournent ensemble la même scène qui sera recommencée plusieurs fois, car ce n'est guère qu'au montage du film que l'on trouvera sur plusieurs négatifs de la même scène, le négatif idéal sans défauts, sans effluves, dans un mouvement que l'on ne pouvait prévoir car, malgré toutes les prévisions, il faut faire aussi la part du hasard qui, en amour comme en art, est un maître, un grand maître.

— Mais on gaspillera de la pellicule !

Croyez-vous que ce soit du gaspillage?... Moi, j'estime que c'est de l'économie préventive. Combien de fois n'a-t-il pas fallu recommencer telle ou telle scène qui était effluvée et que l'on n'a recommencée qu'à contre-cœur parce qu'il le fallait, parce que l'on ne pouvait pas faire autrement.

Mais deux opérateurs de plus et quelques centaines de mètres de pellicule, ça vous aurait coûté moins cher, Messieurs, que tous les nouveaux frais qu'il vous a fallu refaire : cachets d'artistes, de figuration, loyers de théâtre, de prise de vues, électricité, machinistes, etc.

En Amérique— et c'est de leurs méthodes de travail dont il faut s'inspirer — Charlie Chaplin (Charlot) par exemple, tourne avec quatre opérateurs de prise de vues et il exécute, 4, 5 et 6 fois la même scène. C'est lui-même qui monte les négatifs de ses films, il se trouve donc avoir (4×4) 16 négatifs dont il n'en garde généralement qu'un seul. Mais aussi, quel résultat! la photo américaine qui est déjà éclairée par une lumière d'une stabilité parfaite est impeccable et c'est ce qui nous permet, à coup sûr, de dire lorsque nous voyons un film d'une photo plate et sans relief qu'il est contre-typé.

Les méthodes américaines, c'est pour les éditeurs qui doivent savoir dépenser ce qu'il faut pour donner, à leurs compositeurs de films, tous les atouts nécessaires pour la réalisation d'une œuvre d'art.

Les méthodes américaines dont nous ne voulons pas entendre parler pour nos artistes, c'est celles qui font le très légitime succès des artistes américains.

Vouloir imiter Mary Pickford, Bessie Barriscale, Mary Miles, Bessie Love ou Pearl White; vouloir imiter William Hart (Rio-Jim), Franklin Farnum, Jack Mulhall ou Douglas Fairbank, c'est singer ces artistes et prendre leurs défauts sans s'assimiler aucune de leurs qualités.

Nos artistes sont-ils sportifs?... en général, non.

Ils ou Elles montent à cheval comme on y monte à Robinson. Ils ou Elles canotent comme on canote sur le grand lac du Bois de Boulogne. Donc les prouesses acrobatiques sportives leurs sont interdites. Et ils ont bien tort de vouloir parfois les esquisser. Chez nous,

ils ne supportent pas la comparaison et en Amérique, ils feraient rire.

— Alors, nos artistes n'ont aucune qualité?

Vous ne me comprenez pas ou, ce qui est incurable, ne voulez point me comprendre. Nos artistes Français ont des qualités que vous-même ne soupçonnez guère. Mais vous les médusez en leur disant à chaque instant : Rio Jim ferait ceci!... Douglas Fairbank ferait cela!... Laissez-les donc jouer librement, vous obtiendrez des résultats bien supérieurs à tous ceux qu'ils nous donnent déjà. N'oubliez pas que ce sont des comédiens ayant en général une culture artistique et des qualités théâtrales de tout premier ordre et que, grâce à ces qualités, qui, j'en conviens, sont parfois des défauts au cinéma, ils nous donnent assez souvent des scènes remarquables. Au hasard de la plume, je citerais Signoret dans *Le Roi de la Mer*, F. Huguenet dans *En quatrième Vitesse*, Mathot dans *Le Comte de Monte Christo*, Raphael Duflos dans *La Flambée*, G. Tréville dans *Le Cas du Procureur Lesnin* et même Sacha Guitry dans *Un Roman d'Amour*.

Des artistes comme ceux-là, les Américains n'en ont pas et n'en auront jamais, ou peut-être, dans un temps assez éloigné : tenez, le jour de l'accouchement de la Société des Nations.

— Mais, ce sont des professionnels !

— Soit! Vous voulez des non professionnels? Rappelez-vous les deux amateurs qu'avait recruté Hugon pour *Chacal* et admirez demain le jeu du jeune interprète de *Rose France*, le parfait jeune premier qu'est M. J.-G. Catelain.

Notre point faible, c'est du côté féminin qu'il faut le chercher. A qui la faute? encore et toujours aux éditeurs qui recherchent plutôt une affiche qu'une distribution et qui préfèrent à une belle et élégante jeune femme n'ayant aucun renom théâtral, Mlle X..., de l'Odéon, ou Mlle Y..., de la Comédie-Française, qui, certes, ont du talent jusqu'au bout des doigts, mais ne font du cinéma qu'un casuel.

Sans convictions, elles tournent comme si elles faisaient un pensum : ne voyant dans le film qu'une seule scène intéressante à jouer, celle qu'on ne tourne pas et qui se passe à la caisse.

Là, est notre véritable faiblesse. Et il est inconcevable, que dans une ville comme Paris, où l'on rencontre à chaque instant de jeunes et jolies femmes distinguées et intelligentes, nous ne sachions trouver des interprètes ayant l'âge des rôles qu'elles doivent interpréter et dont les types soient photogéniques. Dernièrement, j'ai envoyé à un éditeur une toute jeune femme jolie, charmante, élégante, etc. On l'a trouvé tellement bien, tellement photogénique; qu'on... ne l'a pas engagée...

On avait peur que sa distinction éteigne les deux brunes engagées, qui, croyez-moi, ne vaudront jamais cette blonde.

Parmi nos rares et meilleures artistes féminines, j'ai constaté une regrettable tendance à vouloir américaniser leur jeu et à faire des timides et maladroites imitations de Mary Pickford, par exemple.

Cessez ce jeu-là mes toutes belles. La malice d'une midinette est d'une autre essence que celle d'une Girl. L'humour de la jeune fille Américaine n'est pas du tout semblable à l'espièglerie de la jeune fille Française.

Celle-ci rit franchement, sans aucune pensée.

Celle-là, malgré tout le charme qu'elle met dans ses sourires, est aussi perfide que l'Océan qu'il faut traverser pour aller la rejoindre.

Le jour où nos jeunes artistes françaises n'écouteront plus les raseurs qui leur disent : Allez voir Bessie Barriscale, allez voir Fanny Ward, allez voir Mary Osborn (textuel) et qu'elles se contenteront d'être sincèrement elles-mêmes, elles seront très en progrès. Prenons des exemples : Mme Gabrielle Robinne a su rester au cinéma ce qu'elle est au théâtre et à la ville. L'incarnation élégante et distinguée de la Femme du Monde, Française. Dans ses rôles de mère, Mme Gélabert a toujours été, dans tous les films où je l'ai vue, une parfaite et émotionnante artiste cinégraphique. Vous voyez donc que lorsque l'on veut chercher des artistes ayant su garder leur personnalité, on en trouve, et je suis d'avis que les éditeurs, au lieu d'envoyer leurs artistes au cinéma, feraient bien mieux de les envoyer rue de la Paix, chez les grands couturiers, où on leur ferait des robes aussi élégantes et aussi riches que celles que nous voyons sur l'écran dans les films américains.

Voilà où tous nos éditeurs français doivent, sans hésiter, imiter les éditeurs américains. Le feront-ils ? J'en doute!... Et pourtant l'élégance des toilettes, féminines n'est pas un facteur à dédaigner pour le succès de l'importation de nos films.

V. Guillaume Danvers.

ROMAN DE GLORIA

1919 | Date de Présentation : 18 Février 1919 | PROGRAMME N° 12 | Date de Sortie : 21 Mars 1919 | 1919

Pathé-Programme

OFFICE DE LOCATION
67, Rue du Faubourg St Martin
PARIS
Téléphone { Nord 68-58 / Nord 17-43
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : PATHÉLOCA-PARIS

Le 18 Février **PATHÉ** présente

L'hilarant Vaudeville

de

MAURICE HENNEQUIN
PIERRE VEBER
et
H. de GORSSE

Mise en scène de M. G. MONCA

PRINCE-RIGADIN
FERNANDE ALBANY
LUCY MAREIL
BARON FILS
LORRAIN
GORBY

dans

MADAME ET SON FILLEUL

Très prochainement **PATHÉ** présentera

L'Œil de Saint-Yves

Grand Drame de la Mer

de M. G. CHAMPAVERT

Mise en scène de l'Auteur

ÉMOTION — CHARME — POÉSIE

M. JULIAN
(Pierre le Gouëc)

Yves MARTEL
(Maoudet)

NORBERT
(Jean-Marie)

MOUNET
(Le Roux)

Madame **DURIEZ**
(La mère Le Gouëc)

et

Mlle Geneviève **FÉLIX**
(Marivonne)

PATHÉ

La petite Juliette **MALHERBE** *(Yvon Le Gouëc)*

PRISMOS

PATHÉ

Qui est coupable ?

ANNA NILSSON

Qui est coupable ?

COMÉDIE DRAMATIQUE

Interprétée par Anna NILSSON et Tom MOORE

L'avocat Mason, homme politique influent, mais peu scrupuleux, est l'objet d'une vigoureuse campagne de presse, dirigée contre lui par son ennemi Stephen Fletcher.

Insoucieux des haines de leurs parents, Rose Mason et Tom Fletcher ébauchent un délicieux roman. Rose est en pension, mais grâce à une corde à nœuds, elle s'évade chaque soir et, par dessus le mur du parc s'échangent de longues et tendres causeries.

Un jour, nos deux amoureux décident de se marier. Rose, il est vrai, est mineure — elle n'a que 17 ans — mais elle majore ce chiffre d'une année sur le registre du pasteur, et les deux jeunes gens vont annoncer à leurs familles leur coup d'état.

Mais, s'ils trouvent bon accueil chez les Fletcher, il n'en est pas de même chez les Mason, qui décident d'intenter un procès à Tom, coupable d'avoir épousé une mineure, sans le consentement de ses parents.

Au procès, il faut fournir les pièces d'état-civil de Rose, et l'on découvre alors que la jeune fille est une enfant de l'Assistance adoptée par Mme Mason en l'absence de son mari et à l'insu de celui-ci, qui, jusqu'alors, s'était cru le père.

Rose, en même temps qu'elle voit s'écrouler tout son bonheur, se juge indigne désormais de celui qu'elle aime. Elle s'enfuit et se noie dans un étang, avant que Tom ait eu le temps de la rejoindre et d'empêcher son acte de désespoir.

Métrage approximatif : 600 mètres. — Publicité : 1 affiche 80/120

PATHÉ

Madame et son Filleul

Vaudeville de MM. Maurice HENNEQUIN, Pierre VEBER et Henri de GORSSE

Adapté et mis en scène par M. Georges MONCA

DISTRIBUTION :

Lucienne Lambrisset.	Mlles Lucy MAREIL	*Marjolin.*	MM. BARON Fils
Georgette Marjolin .	Fernande ALBANY	*Lambrisset*	LORRAIN
Brichoux	M. PRINCE RIGADIN	*Le Colonel.*	GORBY

FERNANDE ALBANY

MADAME ET SON FILLEUL

MARJOLIN, mobilisé comme chauffeur, a trompé sa femme qui l'a su et a décidé, pour se venger, de prendre un filleul.

Le filleul que le hasard lui donne, c'est Brichoux, cuistot au 56e. Celui-ci ne peut s'empêcher de révéler sa bonne fortune à Lambrisset, dans le civil architecte à Montélimar : « Çà, pense Lambrisset, c'est une marraine pour moi ! » Et, en effet, lorsque vient leur tour de « perm », Brichoux, subjugué par deux billets bleus, consent à échanger son livret matricule contre celui de Lambrisset, qui se présentera chez la marraine comme son filleul Brichoux.

Mme Marjolin se montre fort aimable envers son filleul, qui, lui, commence à être entreprenant... Il est en train d'embrasser sa marraine lorsque l'oncle de Marjolin, le colonel, de retour d'Afrique après une absence de cinq ans, arrive à l'improviste, les surprend et félicite Lambrisset, le prenant pour son neveu. Impossible de le détromper sans compromettre son héritage. Et Lambrisset, après avoir passé pour Brichoux, passera pour Marjolin, tandis que le vrai Marjolin jouera vis-à-vis de l'oncle le rôle du filleul et se verra relégué à la cuisine en sa qualité de soi-disant cuistot.

Pendant ce temps, à Montélimar, Mme Lambrisset croyant son mari privé de sa permission régulière, vient à Paris dans l'espoir de faire réparer cette injustice. Amie de pension de Mme Marjolin, sa première visite est pour elle. Et la malchance veut que, justement, Lambrisset se trouve nez à nez avec sa femme ! Il paye d'audace et se laisse présenter à elle sous le nom de Marjolin. Mais Mme Lambrisset — pas convaincue du tout — se fait faire la cour par le colonel sous les yeux du faux Marjolin, obligé de sourire, et qui enrage.

Cependant Brichoux, se sentant pris de cafard à Paris, vient réclamer son livret à Lambrisset. Alors, la situation se complique

encore, à ce point que non-seulement Marjolin n'est plus Marjolin, que Brichoux n'est plus Brichoux, ni Lambrisset, Lambrisset, mais que chacun de nos trois poilus devient alternativement l'un ou l'autre de ces trois personnages. Le colonel croit être fou et finit par se fâcher tout rouge lorsqu'il s'aperçoit qu'il a été berné, et il ne faut rien moins que la diplomatie et le joli sourire de Mme Lambrisset pour ramener le bon accord entre tous. Seul, le pauvre Brichoux aura 8 jours pour lui apprendre à prêter son livret matricule.

Tel est le thème de cette pièce qui, pendant toute une année, a fait courir tout Paris, et dont il est impossible de décrire les quiproquos, la verve et l'esprit qui fusent à chaque tableau, en feu d'artifice.

PUBLICITÉ :

1 Affiche 80/120, **PRINCE-RIGADIN** et 2 Affiches 80/120

1 Pochette 8 photos bromure

METRAGE APPROXIMATIF : 1.400 MÈTRES

PROGRAMME N° 12

Date de présentation : *Mardi 18 Février 1919* — Date de sortie : *Vendredi 21 Mars 1919*

FILMS	MARQUES	GENRES	PUBLICITÉ	MÉTRAGES Approximatifs	INTERPRÉTATIONS
MADAME ET SON FILLEUL	Pathé	Comédie	2 affiches 80/120 1 pochette 8 photos bromure	1400m	*BARON — GORBY* *PRINCE-RIGADIN* *LORRAIN* Mlles *L. MAREIL* *F. ALBANY*
QUI EST COUPABLE ?	Consortium	Drame	1 affiche 80/120	600m	*ANNA NILSSON* *TOM MOORE*
SUR LE GAVE LOURDES ET PAU	Pathécolor	Coloris		140m	
PATHÉ-JOURNAL					

SUR LE GAVE

LOURDES ET PAU

LA ville primitive de Lourdes est restée immuable et vit à part des quartiers nés autour de la cité des pélerins. La basilique est un monument imposant par la beauté que lui donnent sa situation sur le roc et sa haute flèche dressée vers le ciel.

Plus émouvante est la grotte avec sa cavité enfumée par les cierges et tapissée de béquilles témoignant la foi des malades dans une guérison miraculeuse.

Le Gave de Pau, aux eaux tumultueuses et transparentes, coule en amples détours dans une plaine verte et fertile.

Pau, la Nice des Pyrénées, est une ville de plaisance où le climat doux et reposant attire chaque année un grand nombre de visiteurs. Le château, où naquit Henri IV, avec ses tours coiffées de toits aigus, de créneaux et de mâchicoulis est d'un puissant effet, grâce à sa position sur un terrain dominant de 40 mètres les rives du Gave. Des jardins et des promenades autour de cette terrasse donnent un majestueux aspect à ce piédestal de la cité.

METRAGE APPROXIMATIF : **140** MÈTRES

TRÈS PROCHAINEMENT

LE FILS DE Mr LEDOUX

D'après Pierre WOLFF

Adaptation et mise en scène de M. Henry KRAUSS

Mme Jalabert

M. Van Daele

M. Henry KRAUSS

PATHÉ

S.C.A.G.L.

PROCHAINEMENT

MARY GARDEN

DANS

THAÏS

PATHÉ

GOLDWYN PICTURE

PATHÉ REVUE

ARTS
SCIENCE
INDUSTRIE
SPORTS
VOYAGES
ETC. ETC.

Très Prochainement

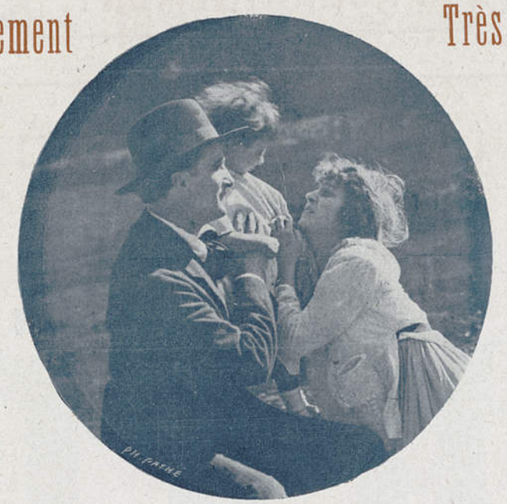
R. JOUBÉ

DESJARDINS

et

SÉVERIN MARS

DANS



Très Prochainement

Mme MANCINI

La petite GUYS

et

MARISE

DAUVRAY

DANS

J'ACCUSE

d'ABEL GANCE

OPÉRATEURS : MM. BUREL, BUJARD ET FORSTER

Louchet Publicité

L'ÉLECTRICITÉ

DANS LES INSTALLATIONS CINÉMATOGRAPHIQUES

par M. Louis d'HERBEUMONT

(*Suite*)

LES GROUPES ÉLECTROGÈNES

Allumage. — L'allumage est produit par magnéto à haute tension et bougie. Quelle que soit la marque de la magnéto, le principe est toujours le même.

Le courant alimentant la bobine est fourni par deux batteries d'accumulateurs dont la recharge est assurée alternativement par un dispositif spécial, sans que l'installation électrique puisse être mise à terre, comme cela se produit généralement.

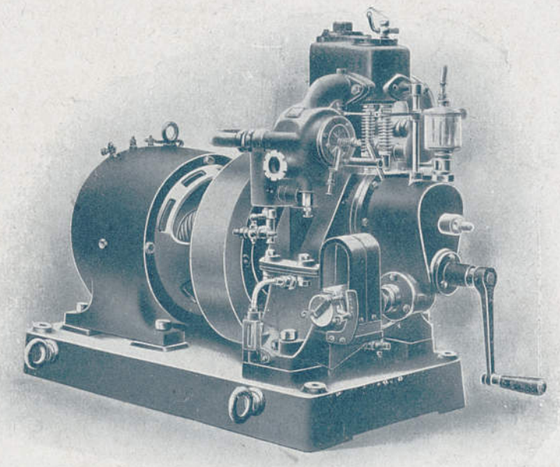
Sur l'armature tournante de la magnéto se trouvent deux enroulements, dont l'un appelé primaire et composé d'un petit nombre de tours de gros fil de cuivre; l'autre, le secondaire, d'un grand nombre de tours de fil fin de cuivre.

Par suite de la rotation de l'ensemble de l'armature entre les pôles de l'aimant, il se produit dans le bobinage en gros fil un courant alternatif à basse tension. Au moment convenable on coupe, par un dispositif de rupture le courant primaire préalablement mis en court-circuit. Cette rupture se produit après chaque tour de l'armature et donne naissance, par induction dans l'enroulement secondaire, au courant de haute tension, qui, par l'intermédiaire de la bague collectrice, de la borne de prise de courant et d'un câble à fort isolement va passer sous forme d'étincelle entre les pointes de la bougie.

La magnéto est accouplée au moteur de telle façon que l'étincelle se produise dans le cylindre, non pas au moment précis où le piston arrive à l'extrémité de sa course ascendante de compression (fin du 2e temps), mais lorsque le piston a encore 7 millimètres à parcourir pour arriver à ce point mort.

Réglage du moteur et de la dynamo. — Les constructeurs fournissant à ce sujet toutes les indications utiles, nous croyons inutile de préciser ici ces détails.

Installation du moteur. — Le moteur doit être établi avec soin, solidement et parfaitement de niveau, sur un massif en briques ou en béton avec chape en ciment, reposant sur une fondation en maçonnerie quelconque ou en béton.



Si l'on n'est pas bien sûr que le massif est parfaitement plan, un bon procédé consiste à faire reposer le moteur sur des cales en fer, le dégauchir, puis introduire entre le socle métallique et le massif un coulis de ciment liquide qui, en séchant, supprime toute chance de déformation du socle.

Dans certains cas où il est nécessaire d'amortir les vibrations d'une façon complète, il est bon d'interposer entre le massif et le socle du moteur un matelas en poil de chameau, double paillasson, poils contre poils, ou caoutchouc recouvert d'une chape de zinc avec rigole tout autour pour recueillir l'huile qui dissoudrait le caoutchouc.

La conduite d'échappement des gaz devra comporter le moins de coudes possibles; elle sera établie en tubes, coudes et raccords, série du commerce.

Les raccords seront établis à la céruse pour éviter toute fuite, ce qui nuirait à la marche silencieuse du moteur et amènerait des fumées dans la salle.

Le pot d'échappement sera placé dans une cavité bien accessible, afin de pouvoir de temps en temps vider l'eau de condensation par le bouchon.

Un tuyau partant du haut du pot d'échappement emmène ensuite les gaz à l'extérieur.

On placera la conduite d'échappement dans un caniveau aéré, recouvert de plaques de fonte ou tôle ajourées largement pour permettre le dégagement de la chaleur.

Le pot d'échappement doit être au point le plus bas de la canalisation d'échappement; un bouchon sert à vidanger l'eau de condensation.

Refroidissement du cylindre du moteur. — Le refroidissement du cylindre du moteur par l'eau peut se faire de plusieurs façons :

1° Si on dispose de l'eau sous pression à bon marché, il suffit d'amener cette eau au bas du cylindre par une conduite en fer sur laquelle on place un robinet de réglage; la sortie de l'eau s'effectue par le haut;

2° Si l'eau est rare et coûteuse, on opère le refroidissement par termosiphon. Cette méthode permet d'utiliser toujours la même eau et de ne remplacer que l'eau évaporée.

Dans certains cas, pour des groupes transportables, par exemple, le refroidissement peut s'opérer par un refroidisseur spécial comportant un réservoir de faible capacité avec radiateur à tubes refroidis par un ventilateur.

Une température normale (85 à 90°) est maintenue dans la chemise de circulation étudiée particulièrement en vue de n'emprunter à la masse gazeuse que le minimum de calorique possible, tout en permettant la lubrification complète du cylindre.

L'accessibilité de toutes les parties de cette chemise permet un nettoyage facile pour le cas où des dépôts calcaires auraient été occasionnés par l'eau employée.

Il est recommandé de placer aux points bas des canalisations d'eau des bouchons de vidange facilement abordables pour pouvoir vidanger l'eau et éviter ainsi les dégâts dus à la gelée.

Réservoir de combustible. — Le réservoir de combustible doit être placé de telle façon qu'il y ait une distance verticale de 15 centimètres environ entre le robinet pointeau de ce réservoir et le point d'arrivée de l'essence dans le niveau constant du carburateur.

La conduite d'amenée au carburateur sera établie en tube de cuivre à spirale pour lui donner une certaine élasticité.

Pour remplir le réservoir, on se servira d'un entonnoir avec toile métallique fine pour retenir les impuretés qui pourraient obstruer le carburateur; si l'on fait usage de pétrole lourd, on le filtrera avec un linge.

Mise en marche et conduite du moteur à essence. — La circulation d'eau étant bien assurée, on emplit le réservoir de combustible.

Pour la première mise en marche, introduire dans le carter, un demi-litre d'huile; remplir le graisseur compte-gouttes placé sur le carter et relever la tête du pointeau de réglage.

Ouvrir le robinet du réservoir à combustible et soulever le flotteur dans le but de faciliter l'entrée de l'essence dans le corps du carburateur et d'amener un léger excès d'essence pour faciliter la mise en marche; ouvrir ensuite le robinet de décompression placé sur le bouchon de la soupape d'échappement.

Faire tourner le moteur au moyen de la manivelle jusqu'à ce que l'on sente une résistance due à la compression du mélange dans le cylindre; tirer alors brusquement toujours en levant la manivelle et jamais en poussant de haut en bas.

Pendant la marche, il faut, de temps en temps, s'assurer que le graissage s'effectue régulièrement.

Pour arrêter le moteur, il suffit de fermer le robinet-pointeau du réservoir et le graisseur compte-gouttes placé sur le carter.

Observations. — Il peut se produire que le moteur refuse de se mettre en route; il y a à cela plusieurs causes possibles : *a*) il ne reçoit pas de mélange explosif; *b*) l'allumage ne se produit pas.

Dans le premier cas, vérifier si l'essence arrive bien au carburateur; s'assurer que le gicleur n'est pas bouché. Pour cela, le démonter en enlevant le bouchon de fixation; prendre garde de ne pas agrandir son orifice et n'employer qu'un fil de laiton au lieu d'une aiguille d'acier.

Dans le deuxième cas, on vérifie si les connexions entre la magnéto et la bougie sont bien effectuées et les fils bien serrés. Démonter la bougie; s'assurer que la porcelaine n'est pas cassée; nettoyer les pointes à l'essence et les rapprocher à 1 millimètre environ.

S'il ne se produit pas d'étincelle à la bougie, le défaut réside dans la magnéto qu'il faut passer en revue.

Eclairage électrique avec le groupe. — Le groupe électrogène permet de produire l'énergie à des prix qui rivalisent avantageusement avec ceux des secteurs. Avec lui, l'exploitant, devenu son producteur, ne craint pas les grèves des secteurs et peut continuer ses séances pendant que la Ville-Lumière est plongée dans l'obscurité.

Le groupe B. 7, de 7 chevaux, qui donne 60 ampères sous 110 volts serait à recommander si le facteur dépense n'intervenait pas. Non seulement il permet l'utilisation de 40 ampères pour l'arc, intensité suffisante pour la plupart des cas, mais il laisse la possibilité de disposer deux arcs de 5 ampères et une dizaine de lampes de 16 bougies à l'orchestre ou dans les parties de l'établissement qui doivent rester éclairées.

Consommation. — Il est assez difficile, en cette période de vie chère, de fixer des chiffres. Avant la guerre, on pouvait écrire qu'à pleine charge la consommation d'essence était d'environ 500 grammes par cheval-heure, soit 0 fr. 25 par cheval, de sorte que le moteur de 7 chevaux devait consommer 1 fr. 75 d'essence par heure. En ce moment, l'essence est vendue 1 fr. 25 le litre, au lieu de 0 fr. 50; la dépense est donc autrement importante, mais cela ne saurait durer.

Louis D'HERBEUMONT.

(*A suivre*)

(Reproduction interdite).

Roman de Gloria

Un Interwiew de M. Léon Gaumont à Londres

Notre confrère « The Bioscope » a interwiewé M. Léon Gaumont lors du récent voyage à Londres de l'éminent industriel français. Voici de quelle façon l'organe de la cinématographie anglaise rend compte de cette entrevue.

LES FOUS SE BOUSCULENT POUR ENTRER

(*Un avertissement à ceux qui veulent faire fortune au Cinéma*)

Dans notre dernier numéro nous attirions l'attention de nos lecteurs sur la fâcheuse tendance qui amène dans notre industrie une foule de gens attirés par l'espoir d'un gain facile.

Ainsi que les chercheurs d'or se précipitaient naguère au Klondyke, pour en revenir, la plupart du temps, plus pauvres que devant, nombreux sont les amants de dame Fortune qui, sans connaissances spéciales et avec des capitaux insuffisants se lancent dans le cinéma qu'ils considèrent comme un chemin aisé vers la richesse.

Ceux qui ont acquis, dans cette industrie nouvelle, une notoriété incontestable se lamentent de cette abondance de nouveaux venus. Autant ils estiment favorable et stimulante la concurrence d'industriels avertis, autant ils déplorent l'intrusion d'amateurs dépourvus d'expérience et de capitaux dont les efforts ne peuvent qu'aboutir à la faillite et par suite à la déconsidération de notre belle industrie.

Ils pensent qu'un tel état de chose, s'il se perpétuait annulerait le résultat obtenu jusqu'ici par les maisons sérieuses qui ont conduit le cinéma au succès. Les ignorants et les imprudents devraient bien réfléchir avant de se lancer dans une entreprise où les pièges sont nombreux, les risques considérables et le succès réservé seulement à ceux qui ont la compétence requise et disposent de capitaux importants.

On ne pouvait souhaiter un interlocuteur plus compétent pour traiter cette question que M. Léon Gaumont, l'éminent directeur de la « Gaumont Film C° », qui a bien voulu nous recevoir.

M. Gaumont n'est pas seulement le plus ancien et le plus important des producteurs de films; il possède en outre un des principaux établissements de projection du monde. Il est donc mieux que tout autre, qualifié pour parler : *production* et *exploitation*. Il connaît les difficultés de l'une et les déboires de l'autre. Ses déclarations seront lues avec intérêt par ceux, trop nombreux, qui ne voient du cinéma que le côté brillant et sont portés à le considérer comme un chemin aisé conduisant à la fortune, comme le *Sésame ouvre toi* d'un palais fabuleux où l'on entre avec le minimum d'efforts et de sacrifices.

M. Gaumont déplore l'engouement qui conduit une foule de spéculateurs mesquins vers le cinéma aussi bien en Angleterre qu'en France. Il s'élève avec énergie contre l'intrusion dans notre industrie de personnalités sans expérience et sans capitaux suffisants.

L'impression fausse, mais très répandue cependant, que le cinéma est un riche terrain aurifère, nous dit M. Gaumont, a déjà causé bien des ruines et fait bien des victimes. Combien de profanes ont jeté imprudemment leurs économies dans des entreprises téméraires où d'avance ils étaient voués au désastre.

Les jours lointains où nous étions quelques débutants résolus, mais ayant des chances égales, sont passés et ne reviendront plus. L'industrie du film est maintenant un commerce tout à fait spécialisé demandant des connaissances techniques approfondies et de gros capitaux en réserve.

L'activité stérile déployée par les amateurs avides de gagner rapidement la forte somme ne peut avoir d'autre résultat que de discréditer l'industrie tout en ruinant ces rêveurs.

En France, tous les producteurs importants sont dans l'expectative et attendent les événements. A part quelques films en série, la production est stationnaire. Cet état de stagnation est dû aux restrictions et surtout à la mobilisation de la meilleure partie du personnel artistique et technique.

En ce qui concerne l'exploitation, le public français est de plus en plus attiré vers le cinéma et, en dépit des charges fiscales qui écrasent les théâtres et qui absorbent 35 % des recettes, les directeurs avisés réalisent d'appréciables bénéfices.

Quant aux films anglais je regrette de constater qu'ils sont presque inconnus en France où la production américaine forme la base du programme.

Ainsi parla M. Gaumont.

Un Jugement sévère

Notre confrère *Cine Mundial*, de Buenos-Ayres, publie un article de M. R. Bermudez, l'écrivain cinématographiste bien connu, qui n'est pas tendre pour le film italien dans ses dernières manifestations.

L'article est intitulé :

GRANDEUR ET DECADENCE D'UN ART

et en sous-titre :

Le cinématographe italien révèle de la monotonie en sa conception et son développement technique. Il recule devant la perfection de la production moderne Nord-Américaine.

« Il y a quelques jours, dit M. Bermudez, apparut dans notre capitale un film italien de la « Caesar-Film » ayant pour thème *Frou-Frou*. Ce titre nous remit aussitôt en mémoire une adaptation de la célèbre comédie française avec Alice Brady comme protagoniste.»

L'auteur estime que la *Frou-Frou* italienne est de beaucoup inférieure à son homonyme américaine puis il ajoute :

« A la première représentation, une foule énorme se pressait au « Cinéma Olympia » et applaudissait, je dirai plus, acclamait Francesca Bertini. Il faut tenir compte que la Bertini exerce sur notre public latin une attraction irrésistible et que ses yeux ont un pouvoir tellement fascinateur pour la grande majorité des spectateurs, que ceux-ci ne se rendent pas exactement compte de la déception qu'ils commencent à éprouver. La Bertini, en effet, a beaucoup perdu, d'abord comme artiste mais surtout comme femme. Elle est si maigre qu'elle devrait éviter le décolletage, bannir les robes étroites et les peignoirs exagérément traînents, modérer l'échancrure de ses corsages pour éviter le pénible spectacle de sa poitrine désertique et des os de ses épaules.

Des toilettes simples et sans exagération de la mode lui conviendraient mieux que les excentricités qu'elle arbore et qui mettent fâcheusement en évidence sa pauvre plastique.

Quant à son talent, lorsqu'on se remémore *L'Idole brisée*, *La Femme de l'autre*, *Le Venin des paroles* où Francesca Bertini a atteint les plus hauts sommets de l'art, on ne peut que regretter de la voir aujourd'hui chercher à imiter les gestes et les procédés d'autres artistes au détriment de sa réputation de « créatrice de rôles ».

Alice Brady a certainement donné à *Frou-Frou* une personnalité tant soit peu américaine; toutefois elle s'approche beaucoup plus du style français que la Bertini et ce résultat est dû au metteur en scène d'école française.

En Italie nous ne connaissons personne pouvant se dire « Directeur cinématographique ». Excepté toutefois Pietro Fosco, Enrico Guazzoni, Lucio d'Ambro, Genina, Amleto Palenni, Baltazar Negroni. Les autres sont des improvisateurs.

Depuis que les Italiens se croient élégants, leurs scènes sont converties en succursales de Babylone (mais d'une Babylone rastaquouère). Quand un acteur apparaît, son premier soin est de se démener ridiculement afin d'occuper toute la place et sa compréhension du style de l'œuvre et de l'époque est vraiment choquante.

J'ai, présents à la mémoire, les quatre derniers ouvrages présentés avec Francesca Bertini. *L'Affaire Clémenceau*, *Tosca*, *Malia* (parodie de *La Marque du feu*) et *Frou-Frou*. Or (à part *Tosca* qu'on a située en 1848 je ne sais pourquoi) ces films semblent le même avec quelque imperceptible arrangement. Les gestes, les costumes et les individus sont identiques. Ces trois films sont égaux et également monotones, la seule différence qui les distingue l'un de l'autre c'est le sujet.

La décadence de l'art cinématographique en Italie est palpable et lamentables me paraissent les systèmes employés.

A la « Caesar-Film » deux immuables listes tiennent l'affiche. Directeur : Alfredo de Antoni; artistes : Francesca Bertini, Olga Benedetti, Gustavo Serena et Alfredo de Antoni. Ou bien : Directeur : Gustavo Serena; artistes : Tilde Kassay, Olga Benedetti, Cia Fornaroli et Gustavo Serena.

Si nous regardons la « Tiber-Film », nous trouvons : Directeur : comte B. Negroni; artistes : Tulio Carminati et Hespéria. Ou bien : Directeur : Mario Caserini; artistes : Mario Jacobini et Alberto Collo.

S'agit-il de la « Cines ». Directeurs : Carmine Gallone ou Enrico Guazzoni artistes : Lyda Borelli.

Ainsi, chaque maison a ses ténors. Comme échantillon on nous montre un bouton.

Mais il arrivera un moment, et c'est peut-être bientôt, où le public se lassera des scenarios de Serena et Antoni, de Negroni et Caserini, de Gallone et Guazzoni; il ne se pâmera plus aux œillades assassines de Francesca Bertini, les richissimes toilettes d'Hespéria ne l'étonneront plus et la suprême beauté de Lyda Borelli le laissera froid.

« Il y a quelque chose de pourri en Danemark » et le film italien si cela continue, se verra de gré ou de force refoulé derrière les Etats-Unis d'abord, la France ensuite, ces deux pays étant appelés à compter le cinématographe au premier rang de leurs industries nationales.

Si nous approfondissons un peu les faits qui se passent en Italie, nous les expliquerons par ceci que le principal débouché des films de ce pays étant l'Amérique latine, les créateurs de films prétendent nous éblouir par la soi-disant splendeur des costumes. On croit encore en Europe que de ce côté de l'Atlantique nous nous promenons vêtus de plumes d'oiseaux. Alors on nous montre de belles madames habillées avec une invraisemblable fantaisie, couvertes de kilomètres de fourrures et chapeautées de panaches de voitures de gala.

Il serait nécessaire qu'on se persuade là-bas qu'en Amérique latine, nous savons reconnaître l'élégance où elle se trouve vraiment. Du reste la production cinématographique des Etats-Unis est là pour nous ouvrir les yeux et former notre goût. C'est là qu'est, pour le moment, le véritable art cinématographique.

R. BERMUDEZ.

Notre confrère n'est pas tendre pour la production actuelle de l'Italie. Peut-être exagère-t-il un peu... La colonie italienne en Amérique est nombreuse et fort active. Il y a donc lieu de penser que, depuis longtemps, on sait sur les rives du Pô ou du Tibre que les Américains du Sud ne portent plus de plumes sur le chef ni d'anneaux dans le nez.

La vérité est que le film italien ne s'est pas encore débarassé de l'emphase et du clinquant du début. L'art cinégraphique évolue vers le beau et le beau est surtout dans la simplicité.

L'ARCHIVISTE.

Prochainement :

LES LOUPS DE LA KULTUR

Grand Ciné-Roman en 15 Épisodes

Édité par PATHÉ en AMÉRIQUE

LES LOUPS DE LA KULTUR
E. Muller d'après Rice

LES LOUPS DE LA KULTUR
E. Muller d'après Rice

Prochainement :

LES LOUPS DE LA KULTUR

Grand Ciné-Roman en 15 Épisodes

Edité par

PATHÉ

en

AMERIQUE

Un Chef d'orchestre extraordinaire

Comme par hasard, j'ai fait la connaissance d'un chef d'orchestre qui dirige plusieurs cinémas, n'y va pour ainsi dire jamais et ne voit aucun film!

— Que fait-il alors?

Une fois par semaine, il fait une tournée dans les quelques cinémas dont il a l'entreprise et ne s'inquiète que de quatre choses : savoir si ses musiciens ont régulièrement assuré le service, s'il n'y a pas eu d'accroc, si l'on a exécuté le programme qu'il a imposé, si la feuille pour la répartition des droits d'auteurs à la S. A. C. E. M., a été bien remplie; puis, majestueusement il passe à la caisse.

Supposons qu'il ait « la direction » de quelques orchestres ayant de 3 à 7 musiciens, voilà un « chef d'orchestre » qui, sans grand tracas, gagne régulièrement de 30 à 40 francs par jour, sans compter ses droits d'auteurs et les ristournes de la « combine ».

Vous ne comprenez pas, je vais vous expliquer.

Pour être engagé, pour travailler, chaque musicien (syndicat rouge ou syndicat jaune) lui abandonne un « minimum » de 1 franc sur son cachet quotidien. Si cet extraordinaire chef d'orchestre qui ne conduit jamais, a, répartis dans plusieurs cinémas, de 30 à 40 musiciens, il gagne donc de 30 à 40 francs par séance. Comme il impose ses programmes à ses orchestres et qu'il est aussi compositeur de musique il fait jouer deux de ses œuvres par programme, dont à la répartition de la S. A. C. E. M., il touchera les droits d'auteurs.

Quant à la combine, c'est bien simple. Il ajoute à tous ses programmes deux des compositions de ses collègues qui, échange de bons procédés, mettent aux leurs, deux de ses œuvres. Et, toujours à la répartition de la S. A. C. E. M., il touchera de ce fait encore de nouveaux droits.

S'il convient à certains directeurs de cinéma habitués au système du doublage des films, de se partager la compétence musicale et surtout administrative d'un seul chef d'orchestre, cela les regarde. S'il plaît aux musiciens de se laisser exploiter, cela les regarde encore, et n'ai point à m'en mêler, mais ce que j'ai le droit de dire, c'est qu'avec ce fâcheux procédé de « combine », on joue régulièrement, automatiquement des œuvres, toujours les mêmes, qui ne sont peut-être pas sans quelques mérites, mais qui ne s'adaptent presque jamais aux films qu'ils accompagnent.

Et pour moi, tout le point est là.

Au cinéma, la musique doit autant que possible suivre l'action et il est profondément regrettable qu'au passage le plus dramatique, on entende invariablement une valse lente et langoureuse, ou un pas de quatre dont l'audition seule vous donne envie de danser.

Puis, celui qui se dit chef d'orchestre doit diriger les musiciens dont il est le directeur artistique, musical; et non l'entrepreneur.

Or, s'il est déjà difficile à un chef d'orchestre consciencieux et professionnel de composer un programme musical qui « colle » avec la projection, comment voulez-vous qu'un chef d'orchestrs, pardon, qu'un entrepreneur de musique puisse préparer autant de programmes qu'il a de cinémas? Ses jours et ses nuits n'y suffiraient pas!... Sa bibliothèque non plus. Tandis qu'avec ce procédé de roulement automatique et hebdomadaire des programmes, avec 200 morceaux ou fantaisies musicales au maximum, sans compter toutes les nouveautés qu'il reçoit régulièrement des éditeurs du Faubourg Saint-Denis avec « Prière de mettre au programme », l'entrepreneur-chef d'orchestre arrive assez facilement à boucler « l'ordre et la marche du cortège ».

Avec de pareils procédés, on n'arrivera jamais à avoir de la bonne musique au cinéma. Cela est d'autant plus regrettable qu'il me semble que plus un cinéma est « populaire », plus la musique doit y être soignée. En art, la clientèle des faubourgs est meilleur que celle des établissements réputés chics.

Et pour prouver cette opinion, je rappellerai les représentations gratuites de l'Opéra où le public ne se trompait jamais dans ses applaudissements. Je me souviens d'une représentation de *Sigurd* que l'on donna une après-midi de 14 juillet. Tout d'abord, aux Beaux-Arts, on avait critiqué le choix de l'œuvre.

« Laissez-moi faire, répliqua Gailhard, et vous verrez! » Ce fut un triomphe auquel j'assistais dans la petite loge sur la scène de la direction, à côté de Reyer qui était tout ému des ovations populaires.

Donc, plus un cinéma est « populaire » plus on doit y faire de la belle et bonne musique. Or, pour exécuter de la bonne musique, l'entrepreneur-chef d'orchestre combinard n'est pas qualifié, car guidé avant tout par l'intérêt, le choix de ses programmes ne peut que faire entendre de médiocres, très médiocres choses qui ne s'adapteront jamais au film qui est projeté.

En vérité, je vous le disais bien, ce chef d'orchestre de cinéma qui ne voit aucun film et qui bat la mesure en tournant son vermouth-citron pendant que, répartis en différentes salles, ses musiciens tapent, râclent et soufflent, est un type vraiment extraordinaire! C'est un type aussi néfaste à la musique que le système des doublages et des triplages des films, qui vous fusillent une copie en trois semaines, est néfaste au commerce de la location. Ce n'est pas une baguette de chef d'orchestre qu'il faut lui décerner, mais un diplôme de combinard et surtout, une patente d'entrepreneur

Constant LARCHET.

SCENARIOS DES PRINCIPAUX FILMS DE LA SEMAINE PRÉCÉDENTE

LE GÉANT DE LA FORÊT

Comédie Dramatique.
Exclusivité de « l'Agence Générale Cinématographique ».

Henri Bennett, qui s'est enrichi dans le commerce des charpentes, n'a jamais voulu que Julia, sa fille, entreprenne le moindre travail.

La jeune fille, dont l'esprit actif s'accomode mal de l'oisiveté, dépense la plus grande partie de son temps à visiter les pauvres et répandre autour d'elle les trésors de son cœur généreux.

Un incident de la rue la met en présence de Jean Simpson, fils d'un bûcheron de la montagne.

Jean Simpson, qui veut être avocat un jour, étudie les lois; son érudition et son éloquence l'ont désigné tout naturellement pour devenir le porte-parole des bûcherons que Stocker, directeur d'une des scieries de Bennett, exploite sans scrupules. L'enfant de la montagne va voir Bennett, mais le richard, confiant dans les rapports que Stocker lui adresse ne veut rien entendre, et la conversation reste sans résultat.

Le secrétaire d'Henri Bennett a décidé d'envoyer une dactylographe à Stocker, et il désigne à cet effet Miss Ketty Michel, une des nombreuses postulantes à l'emploi.

Voyant là une occasion d'échapper à sa vie monotone, Julia convient avec Ketty de partir dans la montagne en ses lieu et place et, sous ce nom, elle se présente devant Stocker, avec l'intention de le surveiller.

Jean Simpson est chargé de retrouver la jeune fille, dont il ignore l'identité véritable. Tous deux deviennent de bons amis.

Bientôt les événements se précipitent. Stocker, encouragé par un contremaître délicat, Bill Hardy, est entré en conflit avec le père Simpson dont il veut couper le terrain par une route. Simpson a réuni ses partisans et Stocker doit renoncer à son entreprise. Alors il décide d'abattre le « Géant de la Forêt », un superbe séquoïa de 130 mètres de haut, qui appartient aux Simpson. Prévenu par un gamin, Jean survient. Une plaie béante s'ouvre déjà au flanc du « Géant » dont les branches frémissent. Jean, furieux, enjoint à Stocker de se retirer. Une bataille s'engage, acharnée.

Simpson est laissé pour mort et Bill Hardy donne l'ordre de poursuivre l'œuvre de destruction. La courageuse Julia, qui a vu la lutte, réussit à passer un revolver à Jean qui, dans un effort suprême, se redresse et fait feu. Hardy, blessé, tombe au moment même ou le géant de la forêt s'abat avec un craquement semblable à une plainte déchirante et formidable. Jean s'évanouit et Julia s'enfuit.

Dissimulé derrière un arbre, Stocker a tout vu et, le lendemain, tandis que tout le village se perd en conjectures pour savoir « qui a fait feu », il menace Julia de la dénoncer si elle ne vient pas le soir avec lui dans une cabane isolée.

Craignant que la dénonciation ne soit fatale à Jean, Julia accepte. Le soir, Stocker, ayant fait main basse sur l'argent de la compagnie Bennett, va retrouver la jeune fille.

Il a compté sans Bill Hardy dont les soupçons s'éveillent. Quoique blessé, le contremaître se traîne jusqu'à la salle de réunion où il donne l'alarme. Jean Simpson, se précipitant vers la cabane, arrive à temps pour arracher Julia des bras de Stocker. Voyant la partie compromise, ce dernier s'embarque sur un convoi de bois qui descend vers la vallée dans la glissoire.

Quelques jours après, Henri Bennett, venu de la ville, a, par sa seule présence, chassé tous les nuages. Un ouvrier, vérifiant les charpentes de la glissoire, découvre la casquette et la ceinture bourrée de billets de Stocker. La justice immanente est intervenue, une chute terrible a été la châtiment du filou.

Jean Simpson, qui s'était mis à aimer Julia, voit avec tristesse la distance qui le sépare, lui, simple bûcheron, de la jolie fille du patron, mais, celle-ci se charge de vaincre la difficulté: bientôt, Henri Bennett vient rassurer le brave Jean et lui tendre une main paternelle en consécration du pur amour grandi auprès du « Géant de la Forêt ».

LES FIANÇAILLES DE MINUIT

Comédie Dramatique.
Exclusivité de « l'Agence Générale Cinématographique ».

Deux riches fabricants de coffres-forts, Moore et Harden, sont liés par des relations d'amitiés et sur le point de fusionner leurs deux entreprises lorsque vient y faire obstacle le démon inventif du jeune Robert Moore, appelé familièrement Bob. Il a construit une serrure de sûreté qui assurera à la marque de son père une supériorité incontestée sur le marché et, après en avoir posé le modèle sur le propre coffre de famille des Moore, il fait remettre à plus tard le projet d'union industrielle.

Pourtant la nuit suivante un cambrioleur trouve moyen de venir à bout du coffre, mais non du juvénile courage de Bob. Celui-ci se remet en effet à l'œuvre, et, pour commencer, en-

PELLICULE VIERGE

POSITIVE ET NÉGATIVE

"Britco"

Fabriquée en Angleterre

par la "BRITISH FILM STOCK Co"

Concessionnaire exclusif pour la France :

Jacques HAÏK

83*bis*, rue Lafayette, PARIS (9e) -:- (Téléphone : **Louvre 39-60**)

treprend de découvrir le voleur assez expert dans le métier pour ouvrir une combinaison aussi savante. Ce malfaiteur, John Réchan, vit avec sa femme au-dessus d'un bar des quartiers excentriques, et se trouve partagé entre le désir de s'amender pour complaire au désir de la mère de son enfant, et les inclinations mauvaises qui l'entraînent sur la pente du crime.

Bob finit par tourver Réchan et lui propose d'entrer dans la fabrique des Moore comme expert en serrurerie. Marché conclu. Le cambrioleur expert vient travailler dans l'atelier côte à côte avec Bob qui le présente bientôt à sa fiancée, Reine Harden, fille du concurrent de son père. Elle lui fait admirer le magnifique collier de perles qu'elle a reçu de son père en cadeau.

Le soir venu, Harden, place le collier, en présence de Bob et de Reine, dans son coffre particulier; puis il défie le jeune homme d'ouvrir celui-ci, lui promettant tout ce qu'il demandera, s'il y parvient. Or, Bob se pique au jeu, fait jouer la combinaison aisément et noue le collier sur le bouton, à l'extérieur, en témoignage de son exploit. Après quoi, rentér chez lui, il réveille sa fiancée par téléphone et la prie d'aller au coffre-fort où elle trouvera sur la porte, dit-il, le faire part de leurs fiançailles. Mais elle trouve le coffre ouvert... et vide.

Bob, prévenu, se met en hâte à la recherche de Réchan qui, seul, peut avoir fait le coup, subtilisé le collier, et rouvert le coffre que le jeune homme avait soigneusement refermé. Bob est assez heureux pour décider son ouvrier à lui rendre le joyau et à reprendre tout de bon la vie normale.

En revenant chez Harden, il trouve la maison bouleversée et les deux pères en train de se disputer terriblement; Harden n'a-t-il pas eu l'audace d'accuser Bob auprès de son père? Heureusement le jeune inventeur leur présente le collier et gagne à la fois la main de Reine et l'estime renouvelée de son futur beau-père.

LA PASSAGÈRE

Drame d'après le roman de Guy Chantepleure.
Exclusivité de la « Ciné-Location Eclipse ».

Lucie Boisjoli, orpheline, a été adoptée par sa marraine Mme Devrançai qui, millionnaire, l'a élevée comme une petite princesse dont on exauce les plus légers caprices.

Lucie a 18 ans et une foule d'admirateurs lui font une cour assidue. Parmi eux, elle a remarqué Fabrice de Mauve, le rormancier à la mode, et Lucie ébauche un joli rêve.

Mais le malheur s'abat tout à coup sur elle. Mme Devrançai meurt subitement avant d'avoir fait son testament, toute sa fortune revient à une vieille cousine Mlle Arguin, vieille fille acerbe et avare et Lucie pour vivre, est obligée de chercher une place d'institutrice ou demoiselle de compagnie.

La brillante foule de ses admirateurs se disperse et le premier parmi eux, Fabrice de Mauve qui, voyant la dot de Lucie lui échapper ne tarde pas à se marier avec la fille d'un riche industriel.

Alors commence pour Lucie un dur calvaire avec ses humiliations et ses désillusions. L'insouciante jeunesse l'aide à supporter toutes ces dures épreuves, mais prise de découragement, dans sa lassitude elle invoque le souvenir de son grand ami l'ingénieur Guillaume Kerjean qui l'a tenue toute petite sur ses genoux. Elle ne peut trouver un meilleur refuge, seulement Guillaume n,a que trente ans, comment dans ces conditions garder une toute jeune fille sans faire naître des soupçons dans les esprits malveillants.

Lucie trouve enfin une solution qui, dans sa naïve candeur lui paraît très simple : « Vous m'avez toujours déclaré, lui dit-elle, qu'absorbé par vos études et jaloux de votre intimité vous ne vous marieriez jamais... Pour moi, après la cruelle désillusion que m'a infligée Fabrice de Mauve, je ne pourrai plus aimer. Eh bien, épousez-moi, pour le monde je serai votre femme, pour vous, au contraire une affectueuse petite sœur... ».

Kerjean après avoir vivement protesté, devant le désespoir et l'isolement de la jeune fille, pour pouvoir la protéger, consent, et l'invraisemblable mariage est célébré .

A travers de subtils et pénétrants procédés psychologiques entremêlés de gentilles querelles et délicieux revirements, naît et sans qu'ils y prennent garde, le pur et véritable amour.

Dans son grand amour, Lucie va puiser toutes les audaces.

Guillaume a mis au point un moteur d'aéroplane. Le biplan est prêt à prendre son vol; Lucie veut partager avec son cher Guillaume en qualité de « passagère » le péril de l'expérience qui peut-être sera mortelle, et hardiment, elle prend place aux côtés de Kerjean.

Emportés tous deux dans l'espace, Lucie sera d'ores et déjà sur l'aéroplane léger et rapide la compagne heureuse et dévouée pour toute la vie, de Guillaume.

LA VENGEANCE M'APPARTIENT

Drame. Exclusivité « Pathé ».

Le Colonel Farrington est un honnête homme. Il a accepté d'être Président du Conseil d'Administration d'une banque. Mais une bande d'aigrefins, à la tête desquels le financier Van Brunt et son beau-père, Jim Bennett, l'ont entraîné malgré lui dans une série d'affaires louches dont ils laissent retomber toute la responsabilité sur Farrington. Désespéré, le malheureux se tue. Mais avant de mourir, il écrit à sa fille Paula une lettre par laquelle il lui laisse le soin de venger son honneur.

Paula est une fille énergique. Elle envisage avec sang-froid la situation et, comme elle est inconnue des ennemis de son père, elle réussit à s'introduire dans leur intimité.

Durant son séjour chez les Van Brunt, elle apprend, par surprise, où son cachés les documents qui prouvent l'innocence de son père. Elle réussirait peut-être à s'en emparer si elle ne se trouvait démasquée et obligée d'abandonner momentanément la partie.

De son passage chez les Van Brunt, Paula n'a gardé que deux bons souvenirs : son amitié avec le jeune et loyal docteur Bennet, fils de Jim, et l'affection de la petite Mary, la fillette du financier Van Brunt.

Les ressources de la jeune fille s'étant épuisées, elle songe à tirer parti de son très réel talent de danseuse, et accepte un engagement dans un café-concert. Là, elle fait la connaissance d'un brave garçon, dévoyé, mais qu'une main amie ramènerait aisément dans la bonne voie, Billy Fitch. Et il l'aide à rentrer en possession des documents qui vengeront la mémoire de son père. Cette vengeance sera d'autent plus complète que la jeune fille surprend en conversation criminelle la femme de Van Brunt et un jeune bellâtre qui lui fait la cour.

Seulement, le cœur de Paula, que jusqu'alors avait guidé la haine, n'est pas inaccessible à la pitié; et pour la petite Mary, la fille de Madame Van Brunt, qu'elle aime, pour le docteur Bennett aussi, elle renonce à sa vengeance, laissant à Dieu le soin d'y pourvoir.

BETTY... SOIS SAGE

Scène humoristique et sentimentale en quatre parties.
Exclusivité « L. Aubert ».

Betty est l'espiègle fille de M. Mac-Donald, Président du Syndicat d'alimentation et Conseiller départemental. Il ne se passe point de jours que Betty n'imagine quelque effarante invention qui bouleverse la maison ou crée des surprises stupéfiantes au personnel de son père.

Elle mystifie au moins quatre fois par semaine sa vieille Allen, cuisinière, gouvernante et négresse du plus beau teint.

Mais Betty malgré son intraitable caractère a un bon petit cœur. Ce n'est pas sans émoi qu'elle apprend que M. Mac-Donald, son père, et quelques autres négociants de la ville, ont accaparé les denrées alimentaires et fait monter à des prix jusqu'ici inconnus, le coût de la vie.

Malgré toutes les recommandations de son père, Betty devient chaque jour plus comiquement insupportable, elle n'est jamais à court de sensationnelles découvertes. Pendant ce temps une campagne de presse s'organise contre le Syndicat des accapareurs et Betty qui voit avec beaucoup de peine les pauvres de la ville souffrir des privations que leur imposent le prix des denrées de première nécessité n'hésite pas à manifester avec exubérance contre les accapareurs et, malgré les recommandations de son père, la turbulence de Betty ne fait que croître chaque jour.

M. Albert Brown, fils du maire de la ville, s'était engagé volontairement dans la police afin de prêter un concours efficace à son père et au magistrat chargé de la répression des fraudes et des accaparements. Un jour le jeune homme fut chargé d'arrêter un voleur qui avait dérobé la voiture de M. Mac-Donald. Après une poursuite mouvementée il ne fut pas peu surpris de trouver cette voiture conduite par une charmante jeune fille dont il ignorait d'ailleurs les origines. M. Mac-Donald ne fut pas moins étonné de voir qu'on lui ramenait sa fille entre deux policemen.

Quelque temps après, Betty, que M. Mac-Donald en désespoir de cause avait confiée à sa tante, réussit à s'échapper, elle parcourt les quartiers populeux et jure d'aider les pauvres gens à se procurer les aliments dont ils sont totalement privés depuis quelque temps. Betty manifeste, crie, s'agite, discourt, harangue et crée à son père des difficultés presque insurmontables.

Enfin elle réussit à calmer les uns les autres et à s'éviter de gros ennuis, grâce au zèle, à l'amitié de l'agent 711 qui a gardé de sa prisonnière un souvenir fort agréable. M. Mac-Donald et ses associés font un beau geste, ils jettent sur le marché les denrées accaparées et Betty, après mille aventures héroï-comiques, épouse l'agent 711 redevenu M. Albert Brown, fils du maire de la ville, et Betty promet enfin d'être sage.

AMBROSIA

Comédie sentimentale. Exclusivité « L. Van Goitsenhoven ».

Mme Crafton s'oppose sans raison au mariage de sa fille avec un simple employé de bureau, Raoul, sincèrement épris, mais sans situation. Afin de venir à bout de ce qu'elle considère comme une mésalliance, et se rendant compte que ses menaces n'impressionnent que très médiocrement la petite amoureuse, elle a recours aux bons offices d'un prêtre du Swastika, religion nouvelle dont elle s'est déclarée d'adepte, l'admiratrice passionnée et convaincue de rites auxquels elle participe sans rien comprendre.

Le swami Vivikanda qui n'est autre qu'un simple repris de justice, exploitant la crédulité publique sous des dehors mystérieux, l'engage à lui laisser le soin de détacher sa fille de son fiancé et, confiante, Madame Crafton, s'en rapporte à lui.

Hypnotiseur expert, il endort Betty, et profite de son sommeil pour lui faire envoyer une lettre de rupture à Raoul. Puis, constatant la puissante influence magnétique qu'il exerce sur la jeune fille, il a tôt fait de réaliser un plan en vue de soutirer adroitement la forte somme à la crédule Mme Crafton, ce qui lui permettrait de se retirer des affaires, pour quelques temps du moins...

Mais Ambrosia, la petite nièce orpheline, recueillie par Mme Crafton, s'aperçoit de bien des choses, qui laissent un pli soucieux sur sa malicieuse frimousse, aussi surveille-t-elle — sans en avoir l'air — les allures louches du prêtre du Swastika envers sa cousine Betty.

Aidé de ses complices, le filou est parvenu à attirer la jeune fille dans un guet-apens, et s'apprête à tirer parti de l'affolement et du désespoir de sa mère. Pour retrouver Betty, celle-ci consent une généreuse offrande au Swastika.

A l'heure dite, le Swami vient constater que ses prières aux « divinités » ont ramené au bercail celle que l'on croyait perdue, mais une désagréable surprise l'attend : celle de se faire cueillir une fois de plus par la justice, et c'est Ambrosia qui lui joue ce bon tour. Aidée d'un petit camarade vo sin, la petite rusée en suivant les pas du Swami a découvert le lieu de séquestration de sa cousine, et prévient la police qui se hâte de prendre toute la bande en cernant leur repaire. Une lutte épique a lieu au cours de laquelle Ambrosia se révèle boxeuse émérite, et délivre sa cousine quelle ramène chez elle.

En présence de la confusion du Swami, Mme Crafton reconnaît combien son aveuglement maternel faillit compromettre le bonheur de sa fille, et cédant aux instances d'Ambrosia, dont le dévouement l'a émue et éclairée, elle accorde la main de Betty à Raoul. Une fois de plus l'amour est victorieux!

LE MENSONGE :
SES SOURIRES ET SES LARMES

Comédie dramatique. Exclusivité « Univers Cinéma Location ».

Dans sa magnifique demeure, la vie de Woubon Elking, le roi de l'acier, s'écoulait lente et monotone. Un jour sa nièce Maud, aussi belle qu'excentrique, vint lui proposer d'aller à Paris pour connaître la vie mondaine et nocturne de Montmartre, ses tavernes et ses originalités.

Cette idée séduit Woubon qui accepte avec enthousiasme. Maud et son oncle réussissent, grâce à un déguisement parfait, à pénétrer dans les bas-fonds parisiens. Ils jouent si bien leur rôle, que le directeur d'une maison cinémtographique se trompe lui-même et leur offre de figurer dans un film de couleur locale. Ils acceptent avec plaisir. Cette supercherie trompe aussi le jeune duc de Cadenac, brillant viveur séparé de sa femme, qui une nuit entre dans la taverne que les Américains continuent à fréquenter. Dans la soirée, le duc avait vu, dans un cinéma, un film dans lequel Maud jouait et, séduit par la grâce de l'artiste, il avait souhaité la retrouver. A peine dans la taverne, il reconnaît de suite la fausse gigolette et, entraîné vers elle, lui demande un rendez-vous, sous le regard jaloux de sa maîtresse, l'actrice Jeannette Millefleurs. Maud refuse d'abord, mais finit par

accepter et reçoit le duc dans une mansarde de la luxueuse maison Elking. Le duc réussit à lui faire accepter une promenade en auto jusqu'à son château de Cadenac; mais la courte escapade se change en un séjour prolongé, et la jeune fille est présentée aux oncles du duc et aux nombreux invités sous un nom d'emprunt. Et pendant une nuit délicieusement parfumée Maud, entraînée par un vertige de passion, connaît l'amour.

Le duc de Cadenac a menti lui aussi. Pour vaincre la résistance de Maud, il a oublié l'existence de la duchesse et a promis à la jeune fille de l'épouser; mais quand celle-ci lui révèle avec joie et bonheur sa vraie condition, le duc comprend l'irréparable gravité de l'acte qu'il a commis.

Jeannette exaspérée de l'abandon du duc révèle à la soi-disant gigolette l'existence de la duchesse. Maud, l'âme bouleversée, sent son amour se transformer en un mépris profond et, brisée de chagrin, abandonne la France avec son oncle qui suspecte seulement une passagère désillusion d'amour.

Sur le pont du transatlantique se trouve le grand poète russe Alexe Orcewski, sa présence intéresse Maud qui a lu souvent son livre : « Pour la liberté de la Russie ».

Maud et Alexe se connaissent et la parole du martyr politique impressionne profondément l'imagination de Maud qui oublie un instant l'angoisse qui la dévore.

Le grand poète et la mélancolique jeune fille se revoient souvent pendant les deux années suivantes, et leurs cœurs se comprennent.

Mais Maud repousse l'amour d'Alexe et ne consent à devenir sa femme que quand elle comprend que son refus serait la mort de l'homme pour qui désormais elle est tout! Maud croit pouvoir s'abandonner au bonheur qui l'attend, mais le passé fait le guet dans l'ombre et l'arrache à sa joie.

Le duc est veuf et n'a plus qu'une volonté : retrouver celle qu'il n'a jamais oubliée!... et il la retrouve... mais, supplications, larmes, menaces, ne peuvent plier le cœur de Maud désormais à un autre; et le duc, fou de désespoir et de colère, jure de se venger.

Le jour du mariage, parmi les riches cadeaux exposés, se trouve un riche coffret arrivé au dernier moment. Là se cache la vengeance du duc, l'unique lettre d'amour que Maud lui a écrite. Et la fatalité veut que Orcewski connaise avant les autres le terrible secret! Devant le mépris, devant la colère de l'homme qu'elle adore, Maud devient folle...

Le duc de Cadenac est mis au courant, par les journaux, des conséquences de son infamie!... Le remord le déchire. Il partira pour la guerre pour racheter sa faute en mourant sur le champ de bataille...

Des mois s'écoulent, la folie de Maud est tranquille, mais sa santé décline si fort, que le docteur conseille de l'enlever de la maison où elle est enfermée. Orcewski, qui n'a pas cessé d'adorer la malheureuse, tente l'impossible pour lui rendre la raison.

Un jour, il la porte au milieu de la foule élégante qui remplit le hall d'un Palace-Hôtel à l'heure du thé.

Maud est absorbée... Orcewski s'est éloigné de sa femme et suit le vol de ses pensées. Une draperie se soulève et le duc apparaît suivi de son vieux domestique. Maud s'agite, regarde!... Mais qu'est donc devenu le brillant viveur parisien?... Il n'en reste qu'un spectre aux yeux éteints, qui s'avance à tâtons...

Maud rendue à la raison se souvient!... Elle cherche refuge dans les bras de son mari. Orcewski comprend enfin, s'élance, mais le fidèle domestique accourt. « Ayez pitié de celui qui a expié », et il raconte l'épisode glorieux dont le gentilhomme français a été le héros.

La vision des tranchées et de la guerre disparaît et les deux heureux sortent enlacés... Dans leurs cœurs la haine ne trouve plus de place!...

Dans le grand salon, à présent désert, l'aveugle est resté seul avec son guide dévoué, et sur ses lèvres fiévreuses vient encore la question : « Qui était-ce!... »

Simplex

LES VICTIMES DE L'AMBITION

Ciné Roman. Exclusivité « Kinéma-Film Location ».

LA ROBE FATALE.

Mme Carson, mariée avec un homme de situation modeste, mais très ambitieux, intrigue dans les milieux officiels, afin d'obtenir pour son mari une situation intéressante.

Invités à une soirée donnée par le duc Oxenford, M. et Mme Carson, après quelques petits dissentiments au sujet de toilette, s'entendent en fin de compte pour se rendre à cette réception. Nous assistons à une lutte diplomatique entre Mme Carson et Mme Collinson, qui elle aussi, brigue une place pour son mari.

Sir Charles, riche, influent, grand flirteur, ne perd pas son temps, et Mme Carson, d'abord présentée par le duc Oxenford ne tarde pas à entrer dans ses bonnes grâces.

Au retour de cette soirée, Mme Carson expose à son mari la conversation qu'elle a eue avec Sir Charles et l'engage à poursuivre sans arrêt la démarche si bien commencée.

M. et Mme Carson prient Sir Charles de bien vouloir déjeûner en leur compagnie.

Charmé de cette intimité, Sir Charles les invite à son tour pour une grande soirée qu'il doit donner prochainement.

Mme Carson accepte avec plaisir cette invitation, remercie Sir Charles et lui fait part de son intention de commander une robe chez le grand couturier Jacotin.

Sir Charles, de plus en plus galant, lui propose de la conduire avec sa voiture.

Aussitôt son mari rentré, Mme Carson lui fait part de l'invitation de Sir Charles.

John fait entrevoir à sa femme leur état de fortune et les frais où pourrait les entraîner pareilles dépenses — il lui reproche sa familiarité avec Sir Charles.

Mais ce que femme veut, Dieu le veut et Mme Carson passe outre aux observations de son mari.

Le lendemain, elle se rend en compagnie de Sir Charles chez le grand couturier Jacotin et assiste à la présentation de merveilleuses robes.

Jacotin s'évertue de son mieux à faire accepter à Mme Carson une robe splendide d'un prix très élevé, et en effet, il n'a pas perdu son temps, car Mme Carson le prie de la lui faire livrer le soir même à 7 heures.

Rentré à son domicile, Mle Carson s'impatiente, sa robe n'étant pas livrée à l'heure fixée.

Elle en fait part à John, lequel souhaiterait plutôt que cette soirée n'eût pas lieu.

Mais à ce moment, la fameuse robe arrive. John en l'apercevant et en déchiffrant le montant de la note entre dans une furieuse colère et fait une scène violente à sa femme.

Exténuée, énervée par cette discussion, Mme Carson prise de violents maux de tête, prend un calmant et s'endort.

Mme Carson, l'esprit surexcité par cette journée mouvementée, — par cette fameuse robe tant convoitée, — voit en songe et dans tous ses détails les difficultés, les misères et les ennuis éprouvés par les artisans de ce chef-d'œuvre. Nous nous trouvons transportés dans les différents pays et nous assistons à toutes les péripéties gaies ou dramatiques des fabrications diverses qui entrent dans la confection de cette robe.

EN ITALIE.

Nous sommes en Italie, pays où l'élevage du ver à soie a pris une extension considérable.

Marco, jeune éleveur, aime une jeune fille du pays, réputée pour sa beauté; — fiancé il travaille avec ardeur, — son but est de réaliser le plus d'économies possibles pour se marier — la récolte sera bonne et Marco s'y adonne entièrement.

C'est la fête du pays, — Nina sa fiancée envie ses camarades toutes parées de verroteries et de fantaisies que leur vend le beau marchand Michaëlo.

Marco console Nina, et lui fait prendre patience. Lui aussi pourra lui offrir bientôt la coiffe en argent que portent toutes les jeunes filles fiancées.

Le lendemain, le carnaval bat son plein et toute la jeunesse s'en donne à cœur joie; — seul le courageux Marco est nuit et jour à ses cocons.

Il est de coutume que ce jour chaque fiancée doit avoir sa coiffe en argent — et la pauvre Nina se voit isolée de ses camarades.

Michaëlo qui recherchait les faveurs de Nina ne pouvait trouver de meilleure occasion et la belle Nina se laissa tenter par la magnifique coiffe que lui offrit le beau garçon.

Néanmoins, huit jours plus tard, Marco et Nina décidés à se marier confièrent la garde de l'élevage à Michaëlo.

Ce dernier, jaloux de Nina, qui lui avait renvoyé tous ses bijoux, avait juré de se venger.

Le local clos dans lequel étaient enfermés les vers à soie, devait être tenu à une température tiède et normale — un feu continu devait être entretenu — et cette attention soutenue était indispensable à la réussite de la petite exploitation.

Marco partit, donnant à Michaëlo ses meilleurs conseils, — mais hélas! à peine sorti de la maison, le misérable Michaëlo assouvissait sa vengeance en ruinant son malheureux rival.

LYON.

Les tisserands de soieries à Lyon, véritables artistes, ont donné à cette ville une telle renommée mondiale, que cette industrie lui fait sa plus grande richesse.

Un de ces artisans, Louis, le meilleur peut-être de toute la région, brave homme, bon cœur, a un vilain défaut — il boit.

Son patron, maître Routin reçoit la commande d'un coupon de soie pour être livré 8 jours après au célèbre couturier Jacotin. C'est un travail d'art à exécuter et Routier ne sait à qui s'adresser pour le mener à bien. Il connaît deux bons tisserands, mais l'un Louis est un ivrogne, l'autre Nicolas est très malade.

Il se décide quand même à en donner à chacun la moitié, — inquiet malgré tout sur le travail de Louis.

Ce dernier, quoique buveur, est un excellent ouvrier; il eut vite fait de terminer son ouvrage. Mais le pauvre Nicolas à bout de forces, n'y tenant plus, dut abandonner son métier et s'aliter; — heureusement sa brave femme le remplaça et pendant trois jours et trois nuits elle acheva péniblement son tissage.

Louis sortit pour aller livrer son travail et passant près de chez Nicolas — entra. La misère dans ce logis et l'état dans lequel il trouva son ami, l'attendrirent profondément;—la pauvre Mme Nicolas lui raconta ses peines, le mal qu'elle avait eu a finir le coupon et sa crainte de ne pas le voir accepter par Routier.

« Vous, dit-elle, vous êtes un artiste et vous êtes solide. Ah! si seulement vous n'aviez pas cette vilaine habitude de boire, qui vous entraîne à cette passion. »

Et Louis, voyant l'intérêt que lui portait cette brave femme lui raconta son histoire. Histoire de tous les jours — femme légère, mari abandonné. Aimant tendrement sa chère Annette, — il travaillait assidument et s'écoulaient des jours de bonheur. Un beau jour, il trouva la cage vide, l'oiseau s'était envolé; — de dépit, et pour se consoler, il s'était mis à boire. Là était le seul motif de sa joyeuse vie.

Louis et la femme de Nicolas allèrent ensemble livrer les deux coupons — et comme la pauvre dame s'y attendait, Routier refusa le coupon.

Touché par la misère de ces braves gens, Louis n'hésita pas un seul instant et profitant d'un moment d'inattention du patron substitua son coupon à celui de son ami, sauvant ainsi leur situation.

EN HOLLANDE.

La Hollande est sans contredit le pays renommé pour ses anciennes dentelles. On en trouve qui datent de trois siècles.

Un jeune dandy hollandais du nom de van der Bum, ayant dilapidé la fortune de son père, — débarque à Amsterdam pour y refaire son patrimoine recherchant une riche héritière.

Il se fait inviter chez Mynher Cornélis un des plus riches et des plus anciens marchands de dentelles du pays, qui possède également une jolie fille répondant au nom de Wilhelmine.

Mynher Cornélis prévient sa fille qu'il a promis sa main à un riche seigneur, — qu'elle se fasse belle — car il vient dîner ce soir.

Mais Wilhelmine se récrie et refuse de se marier avec un homme qu'elle n'a jamais vu.

De sa chambre, elle aperçoit le gandin et l'effet produit ne fut pas ce qu'il devait être, — car la jeune fille prétextant une violente migraine et malgré les instances de son père, le laissa tête à tête avec l'impertinent Van der Bum.

A cet instant se passe une scène du plus haut comique entre le père Cornélis, la femme de chambre et Wilhelmine.

Le lendemain, M. Cornélis qui n'a pas perdu l'espoir de marier sa fille à ce jeune intrigant, invite ce dernier, chez une célèbre dentellière pour l'aider à acheter la dentelle qu'il doit offrir à Wilhelmine. La célèbre dentellière n'était autre que la nourrice de Wilhelmline, et à cet instant, elle venait lui demander conseil. Elle lui raconta l'invitation de la veille et la réception faite à cet intrus qui lui déplaisait profondément et que son père voulait lui donner pour mari. Elle implora sa nourrice pour détourner son père à cette idée.

Malgré tout ce qu'elles purent dire, le vieux Cornélis resta intransigeant.

C'est alors qu'une deuxième scène comique se déroule — par une combinaison ingénieuse les deux femmes trouvent le moyen de faire dire au jeune Van der Bum sa vraie façon de penser sur sa manière d'agir et ce sans qu'il se doutât que le père Cornélis fût près de lui.

S'entendant outragé et connaissant enfin le but malhonnête de ce seigneur de bas étage, — le père Cornélis et les habitants du pays lui font une sortie dont il se souviendra longtemps.

WHITECHAPEL.

Whitechapel est, de tous les quartiers de Londres le plus curieux, tant au point de vue de son originalité que des mœurs

et coutumes de sa population. Une certaine catégorie de ces habitants qui fournissent une somme de travail considérable, éprouvent le besoin de se divertir le soir et oubliant leur fatigue s'adonnent à des réjouissance qui leur sont tout à fait spéciales.

Dans ce quartier, Mme Léonard vit seule avec ses deux enfants les petites Suzy et Doris. — De mœurs légères, et pour faire comme tout le monde, elle oublie facilement qu'elle est mère de famille et sans plus de soucis, elle descend à la fête laissant ses pauvres petites sans soins, le ventre creux. La grande fête à Whitechapel bat son plein. Mme Léonard danse et se donne aux plaisirs.

La petite Suzy, attirée à la fenêtre par le bruit des chants et des orchestres, se penche et est sur le point de tomber! Sa petite sœur Doris l'aperçoit et se précipite pour la retenir — mais son élan a été trop fort et victime de son dévouement, c'est elle qui se trouve entraînée dans le vide.

La petite survivra à ses blessures, mais le docteur déclare qu'elle restera infirme pour sa vie.

Gentille, possédant une chevelure d'or merveilleuse, la petite Doris est prise en affection par l'infirmière. Cette dernière, pour amuser les enfants dont elle a la garde leur délivre des jeux divers : elle montre et lit à Doris un livre intitulé « Conte de fées ».

Il était une fois une pauvre jeune fille connue dans tout le royaume des fées pour sa chevelure d'or.

Un prince charmant fit sa connaissance et ébloui par sa beauté et malgré le refus de son père, l'enleva et l'épousa.

Ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants.

Ce conte frappa l'imagination de l'enfant. La petite Doris grandit apprenant à travailler les fleurs artificielles au point qu'elle était devenue artiste dans cette spécialité.

Quelques années plus tard, la mère mourut laissant les deux sœurs qui continuèrent à vivre ensemble.

Suzy, toujours dehors, laissait Doris seule à la maison aux soins d'une brave voisine qui l'avait prise en amitié.

« Quelle belle chevelure tu as, ma fille, lui disait-elle, — elle vaut certainement plus de 500 francs. »

« Oh! oui, répondait Doris et mois aussi, je compte bien trouver un jour mon Prince charmant! »

Suzy s'amusait, telle mère, telle fille, pendant que Doris se tuait à l'ouvrage.

Un beau jour, Suzy fit connaissance d'un jeune ouvrier et ils se fiancèrent. Ils coururent les théâtres et les cinémas.

La courageuse Doris demanda un soir à sa sœur de l'emmener, — et comme un fait exprès, il y avait une commande urgente à livrer le lendemain matin pour le couturier Jacotin.

Sur le refus formel de sa sœur, la pauvre enfant fut obligée de passer la nuit pour achever la livraison des fleurs; et malgré les misères que sa sœur lui faisait endurer, elle l'aimait quand même par-dessus tout.

La veille de son mariage, Jack le fiancé de sa sœur s'aperçoit qu'il lui manque 5 livres pour les formalités d'usage. Très ennuyés, ne sachant à qui s'adresser, les deux fiancés restaient perplexes et rêveurs.

Voyant leur embarras et leur peine, la pauvre Doris, déshéritée de la nature, s'offrit à leur procurer ce qu'il leur manquait.

Et appelant va vieille protectrice, elle sacrifia sa chevelure dont le prix élevé servit à l'entrée en ménage des jeunes époux.

EN RUSSIE.

La Russie est le pays renommé pour certaines fourrures, spécialement la zibeline, tant convoitée par les dames du monde chic et que les chasseurs ont tant de difficultés à se procurer en Sibérie.

Iwan est un de ces chasseurs sibériens. Toujours dans les steppes, Iwan est rarement à la maison et Stania, sa femme ne se fait pas facilement à cette vie triste et monotone.

Iwan croit fermement à l'amour de sa femme et chaque départ est pour lui un crève-cœur — il l'aime tant, sa chère Stania!

Malheureusement il n'y a pas réciprocité et le beau Lucka se charge bien de distraire sa femme pendant son absence.

Pour commémorer la naissance de leur enfant, Iwan avait cloué sur sa porte une magnifique peau de zibeline qu'il avait tuée le même jour. Aussi y tenait-il et ne l'aurait pas vendue pour tout l'or du monde.

Avant de partir pour la chasse, Iwan rappelle à sa femme leurs beaux jours de bonheur. Avant de se marier, Iwan avait eu une jeunesse mouvementée; d'idées avancées, il fût arrêté et envoyé en Sibérie où il passa quatre années en prison. — C'est à sa sortie qu'il rencontra sa chère Stania et qu'il se mit sérieusement au travail. Il lui rappela le jour de son mariage, — l'anniversaire de la naissance de leur cher Olga, — et après de tendres effusions, il conseilla du courage à Stania et partit.

Il n'eut pas fait cent mètres que l'infidèle et son amant tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

Iwan, ayant oublié quelque chose revient sur ses pas et constate l'infidélité de sa femme.

Dans un accès de colère terrible, Iwan veut se venger, — il veut tuer! — mais le souvenir de son enfant l'arrête!

« Pour l'amour de mon fils, dit-il, je ne te ferai pas de mal ».

« Ton fils, répondit-elle, il ne fut jamais tien! » A cette révélation, fou de douleur, Iwan s'emparant de la peau de zibeline, s'enfuit de sa maison pour ne plus y revenir.

« Que ferai-je maintenant de cette peau de zibeline? Elle ne me rappellera que de tristes souvenirs ».

Un marchand passant à proximité, Iwan la lui donna en disant :

« Tiens, c'est un beau cadeau que je te fais! prends-là! elle servira à garnir la robe d'une belle dame de la cour. »

CHEZ LE GRAND COUTURIER JACOTIN.

De tous les épidodes, c'est sûrement le plus captivant, le plus sensationnel et le plus dramatique.

Nous y voyons comment sont traitées les pauvres petites midinettes et combien elles souffrent et se tuent à la tâche.

Le dénouement est terrible et l'histoire de cette robe restera profondément ancrée dans la mémoire de tous ceux qui auront eu l'avantage de voir ce film se dérouler sous leurs yeux.

UNE ÉTRANGE AVENTURE

DRAME ORIENTAL

interprété par Mme Alice DELYSIA *dans le rôle d'Ayesha*

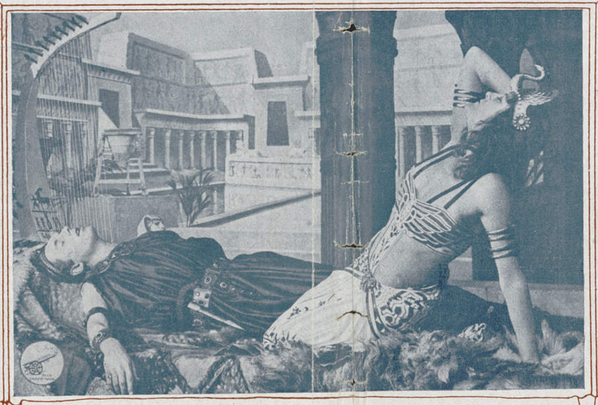
1.575 mètres

De grâce... arrêtez...

Au Tribunal d'Ayesha

UN FILM
à grand spectacle
tiré de l'œuvre célèbre
"SHÉ"
DE
l'Auteur Anglais
bien connu
Rider HAGGARD

La vengeance



Folle de rage... je le tuai...

L'étrange mission

UN
Beau film
d'intérêt poignant
ET
D'UN CHARME
ÉTRANGE

Ce film sera présenté le Mercredi 19 Février 1919, au Palais de la Mutualité, 325, Rue Saint-Martin

Ayesha

Sourd à mes prières...

Le casque infernal

Je te retrouve enfin...

L'invocation

Les Nouveautés L. Van GOITSENHOVEN

PRÉSENTATION du 19 Février 1919
au PALAIS de la MUTUALITÉ 325, rue St-Martin

N° 22

DATE DE SORTIE :
Vendredi 14 Mars 1919

NOUVEAUTÉS
des Etablissements **L. Van GOITSENHOVEN**
FILMS CINÉMATOGRAPHIQUES
Société Anonyme au Capital de Deux Millions Cinq Cent Mille Francs (entièrement versés)
FILIALE DE PARIS : 10, Rue de Châteaudun, 10
TÉLÉPHONE : Trudaine 61-98
Métro : Cadet ou Le Peletier
Nord-Sud : Notre-Dame-de-Lorette

CETTE SEMAINE — UNE — CETTE SEMAINE

Étrange Aventure

DRAME ORIENTAL TIRÉ DE L'ŒUVRE CÉLÈBRE **"SHÉ"**
de l'auteur anglais bien connu RIDDER HAGGARD

interprété par Mme ALICE DELYSIA dans le rôle d'Ayesha

— 1.575 mètres

Léo Vincey, jeune artiste sculpteur, reçoit une lettre de son tuteur l'informant que conformément aux dernières intentions de son père, une cassette laissée par lui, sera ouverte le lendemain à l'occasion de ses 25 ans.

Intrigué le jeune artiste se rend chez son tuteur Holly. D'un coffre ce dernier extrait une petite cassette surmontée d'un sphinx et renfermant une lettre écrite à Léo par son père, dans laquelle il lui fait part de leur descendance merveilleuse dont il n'a jamais pu arriver à trouver la preuve concluante, et il adjure son fils Léo de reprendre les recherches et de retrouver Celle qui dans ses mains tient l'histoire de leur famille.

A cette lettre est joint un parchemin relatant que 2.000 ans plus tôt, un ancêtre, Kallilrates, prêtre d'Isis — abandonna ses Dieux pour goûter les caresses d'une mortelle, Amenartas, Princesse Royale de la Cour d'Egypte, et s'enfuit avec elle. Capturés par des barbares, les Amahagger, ils furent conduits devant leur Souveraine, Ayesha, qui séduite par la beauté de Kallilrates résolut de l'enlever à son épouse. Mais le jeune homme indigné refusa. Folle de rage, Ayesha le tua. Amenartas n'eut que le temps de fuir en emportant le Scarabée que son mari portait au cou, et peu de temps après dans une autre contrée, elle mettait un fils au monde.

Elle écrivit alors le récit de son infortune, qui avec le Scarabée passa de générations en générations aux Vincey, jusqu'au jour où le père de Léo en fut possesseur.

Léo pour obéir au dernier vœu de son père décide de partir continuer les recherches généalogiques restées sans résultat jusqu'ici, et propose à son tuteur de l'accompagner. Celui-ci accepte et les deux voyageurs se mettent en route, ainsi que le brave Job le fidèle serviteur d'Holly.

En Afrique cependant, Ayesha, la Souveraine des Amahagger aperçoit à l'aide de son miroir magique, la présence d'étrangers sur son territoire. Son chef Billali reçoit ses instructions et elle ordonne que les Blancs soient amenés auprès d'elle, sans qu'il leur soit fait aucun mal. Ces ordres sont exécutés et à leur arrivée à la demeure de la Souveraine, une indigène Ustane, suivant la coutume, embrasse Léo. Recevant un baiser du jeune homme en réponse au sien, elle s'attache à lui et se considère sa femme.

Les Amahagger toutefois, tribus de sauvages sur lesquels leur Souveraine possède tous les droits, profitent de l'absence du chef Billali, pour mettre à mort le guide Arabe des voyageurs. Mohamed voit avec effroi les préparatifs des indigènes : le Casque infernal », instrument de torture effrayant est destiné au malheureux. Mais Holly et Léo interviennent à la vue de Mohamed ligotté, et en voulant le délivrer Holly le tue d'un coup de feu. C'est le signal d'une terr émeute, les indigènes ivres de rage vont certainement faire un mas parti aux trois étrangers. Léo, son tuteur et Job se défendent ment, mais Léo est gravement blessé, et les sauvages l'achèvera sans l'intervention d'Ustane qui fait un rempart de son corps blessé.

Billali, de retour, entendant les clameurs accourt et sur ordre la panique cesse. Indigné des procédés des siens il leur p un châtiment inévitable de la part de leur Souveraine.

Puis il conduit les voyageurs aux Cavernes de Kor, résidence cière d'Ayesha. Léo, soigné par Ustane souffre atrocement de se blessures, et dans sa crainte de le voir mourrir, Holly, présente reine, par Billali, invoque son intervention et sa sollicitude pour guer son ami.

Ayesha se rend au chevet de Léo, et reconnaît le jeune hom dont les traits ancestraux sont demeurés intacts depuis 2.000 ans. Elle éloigne Ustane durement, et grâce à son pouvoir magiqu Léo recouvre enfin la santé.

Persuadée que Léo est celui qu'elle attend depuis si longtem et dont la venue certaine était son espoir et son pardon, Ayes invite les jeunes gens à une fête indigène. Après les réjouis Léo et son tuteur rencontrent Ustane, dans la foule, et s'élo avec elle, lorsque Ayesha apparaît, et ordonne aux soldats de parer de l'indigène. Léo veut s'opposer au traitement subi par dont les soins dévoués méritent sa gratitude, et Ayesha furieuse fr la malheureuse de mort.

Indigné Léo va maudire la Souveraine, lorsque celle-ci se dés par sa beauté, le jeune homme est conquis et séduit. Ayesha mène alors au Tombeau de Kallikrates et Léo stupéfié apprend bouche l'histoire de sa ressemblance avec le prêtre d'Isis. Pu Souveraine lui montre le cadavre embaumé de celui auprès du depuis 2.000 ans, elle couche fidèlement en attendant son retour vie.

Retrouvant celui qu'elle aime Ayesha veut comme elle le r immortel, et décide de partir vers « la flamme qui régénère » « purifie ». Suivie d'Holly et de Job, la Souveraine arrive au bo son voyage et entre dans le feu du Pilier de la Vie... mais victime la flamme-symbolique elle se consume et se réduit en cendres yeux épouvantés de Léo et de ses compagnons.

Toutefois, fanatique jusqu'au bout, ses dernières paroles furent : « Je ne meurs pas... Kallikrates... Je reviendrai plus encore pour tes yeux d'humain... Attends-moi... »

PROGRAMME que nous présenterons le MERCREDI 19 FÉVRIER 1919
au PALAIS de la MUTUALITÉ, 325, Rue Saint-Martin

Une Étrange Aventure

DRAME ORIENTAL
interprété par
Mme ALICE DELYSIA
Environ 1.575 mètres

Avec nos Bébés

DOCUMENTAIRE
Env. 156 m.

Scènes Pittoresques à Manxland

PLEIN AIR
Env. 294 m.

AVEC NOS BÉBÉS

DOCUMENTAIRE
Environ 156 mètres

Une leçon utile et amusante sur l'éducation de nos bébés. Avec de délicieuses frimousses enfantines ce film dépeint une importante documentation dans l'art d'élever nos bambins.

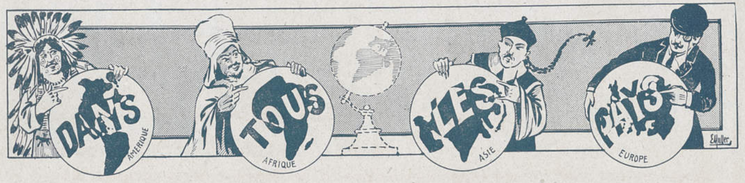
SCÈNES PITTORESQUES à MANXLAND

PLEIN AIR
Environ 294 mètres

PLEIN AIR INTÉRESSANT ET DOCUMENTAIRE
JOLIS PAYSAGES

Établissements L. VAN GOITSENHOVEN
Téléphone : Trudaine 61-98 — Filiale à Paris : 10, rue de Châteaudun — *Téléphone : Trudaine 61-98*

Agences :
MARSEILLE — *49, Rue de la République*
GENÈVE
LYON — *67, Rue de l'Hôtel-de-Ville*
BRUXELLES — *17, Rue des Fripiers*
ALGER — *25, Boulevard Bugeaud*
LA HAYE



ÉTATS-UNIS

Humour Américain

A *Los Angeles*, une grande maison d'édition va commencer l'exécution d'un grand film qui aura pour titre, *A travers le Rhin* et dont le principal personnage n'est autre que Guillaume II.

Avant de distribuer les rôles, le metteur en scène a câblé à l'ex-empereur :

« Offrons dix mille dollars pour interpréter rôle du Kaiser dans film *A travers le Rhin* si acceptez pourrons tourner en Allemagne. Croyons qu'offre argent sera bien accueillie. Répondez par intermédiaire ambassadeur Gérard ».

Nos amis de Los Angeles sont de joyeux compagnons.

Propagande

Les acheteurs de films américains pour l'Etranger vont être désormais obligés de prendre une certaine quantité de films dits d'*éducation* qui ne sont autres que des ouvrages de propagande.

C'est d'un bon exemple pour nous.

La Vie d'une Perle blanche

La sympathique artiste Pearl White ne se contente pas des lauriers de l'écran. Elle vient d'écrire un livre fort curieux, *La Lutte pour la Gloire*, où elle raconte simplement sa vie.

A onze ans Pearl White débutait au théâtre dans le rôle d'Eva de *La Case de l'Oncle Tom*. Puis elle devint écuyère dans un cirque où elle remporta de brillants succès. Un accident de cheval interrompit la carrière de l'artiste qui dut, pendant de longs mois, garder une pesante immobilité sur un lit d'hôpital. Afin de payer les frais de son séjour à l'hospice, Pearl White y demeura en qualité d'infirmière pendant un certain temps.

Retournée au théâtre l'énergique jeune fille fut bientôt attirée par le cinéma. On sait la belle carrière qu'elle y a faite et la place prépondérante qu'elle occupe au milieu des grandes étoiles.

ANGLETERRE

Une nouvelle application utile du cinéma

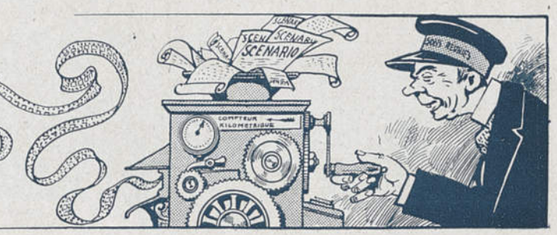
De nombreux soldats ont été, au cours de cette guerre, atteints d'amnésie complète à la suite de traumatismes ou de chocs cérébraux. Les malheureux n'ont aucun souvenir du passé et ignorent jusqu'à leur nom.

Le gouvernement anglais vient de faire prendre des vues cinématographiques des hommes dans ce cas et ces films seront projetés dans toutes les salles de l'Angleterre et des colonies. Les parents et les amis pourront ainsi reconnaître l'être cher qu'ils croient disparu.

URBI ET ORBI.

ROMAN DE GLORIA

PRODUCTION HEBDOMADAIRE



Comptoir Ciné-Location Gaumont

Tih-Minh (760 m.), 6e épisode : **Les Oiseaux de Nuit,** du ciné-roman d'aventures de MM. Louis Feuillade et Georges de Faure, continuent à être des plus intéressants ; ce romanesque conte nous fait assister au réveil de l'intelligence de cette pauvre Tih-Minh que le philtre d'oubli de Kistna avait complètement annihilé.

Puis nous voyons la marquise Dolorès se faire bel et bien prendre grâce à ce brave Baptiste qui semble être le *Deus ex machina* de ce ciné-roman.

La mise en scène est toujours des plus soignées et l'interprétation continue à mériter tous les éloges dont elle est digne. Très belle photo.

Les Deux Orphelins « Paramount Pictures » (1.500 m.). Ces deux orphelins, qui n'ont aucun lien de parenté avec les *Deux Orphelines* du répertoire dramatique français, n'en sont pas moins fort intéressants. Le sujet, habilement conçu, est développé avec science. L'interprétation est remarquable surtout en ce qui concerne la toute gracieuse Vivian Martin qui a trouvé là un de ses meilleurs rôles. La mise en scène est soignée et la photo sans défauts.

Dunkerque en Avion (90 m.). Intéressant documentaire du service cinématographique de la marine.

Établissements Pathé

Vieillir « Phocea » (1.250 m.). Vieillir! que de choses en ce simple mot. Quels regrets il évoque chez ceux qui ne savent pas enrayer à temps, mais de quelles douces joies n'est-il pas la source pour le sage qui a rempli sa vie avec dignité et attend l'heure suprême au milieu de ceux qu'il aime...

Vieillir ! Il fallait un scénariste français pour affronter l'écran ave ces deux simples syllabes. Remercions M. de Marsan d'avoir eu ce courage ; il nous a donné là une des plus jolies choses que le film ait jusqu'ici enregistrées.

Nous voici loin des cambrioleurs marqués, des autos trépidantes, des chevauchées du Far-West et autres acrobaties. Ici, un tout petit drame intime, poignant par sa simplicité même, une émotion sincère, vécue, qui vous pince le cœur au moment propice. C'est du bon travail artistique. Encore une fois, c'est très français.

M. Vorins a fort élégamment mis en scène l'œuvre de M. de Marsan et les interprètes ont fait vivre leurs personnages avec une intensité et un sentiment des

plus louables. Mlles Simiane et Militza ont été tour à tour gracieuses et émouvantes. M. Keppens a toute la noblesse requise pour un rôle qui rappelle « Le Chant du Cygne » et M. Mafer est des plus corrects.

Quant à la photo, il me suffira de citer le fait suivant : Derrière moi s'étaient installés deux directeurs de cinémas et non des moindres. Ces Messieurs, qui n'avaient pas eu le loisir de consulter le programme, échangeaient leurs impressions et ne tarissaient pas d'éloges sur la photo : « Voyez, disait l'un ces effets de lumière, comme c'est réussi. Ce n'est pas en France qu'on réalise de pareilles photos. Admirez ce relief, ajoutait l'autre, il n'y a vraiment que les Américains pour opérer avec cette maîtrise ».

Et lorsque le nom de Phocea apparut aux yeux ébahis des deux admirateurs, ils s'en furent demander le Bottin pour s'assurer que Marseille est bien de ce côté de l'Océan.

Et tout cela est rempli de belles promesses pour notre production nationale.

Toto, mannequin par amour « Pathé » (325 m.). Désopilante fantaisie qui fait le plus grand honneur à la souplesse du désarticulé Toto. Cette joyeuse cascade est une source ininterrompue d'éclats de rire. La mise en scène est fastueuse et la photo excellente.

Meiringen et ses environs « Pathécolor » (140 m.). Splendide plein air auquel le coloris le plus savant donne l'aspect de la réalité.

Etablissements L. Aubert

L'Orage « Inter-Ocean » (1.550 m.). C'est un drame bien américain avec toutes les caractéristiques du genre. Frank Mills est, selon l'habitude, fort émouvant et ses partenaires lui donnent adroitement la réplique. On ne peut que louer la mise en scène. Quant à la photo, nous la déclarons correcte, d'une impeccable technique, d'une extrême luminosité et d'un beau relief.

Les Tribulations du Missionnaire « Nestor » (316 m.). Sont bien capables de dérider les spectateurs après la vision d'un drame larmoyant.

A travers la France « Natura film » (150 m.). Suite des voyages si brillamment illustrés de M. Arduin Dumazet. Cette géographie de la France nous montre aujourd'hui Tours et ses environs. De tels films devraient être imposés à tous les cinémas. Voilà de la bonne propagande nationale.

Aubert-Journal (150 m.). Groupement fort bien choisi des actualités.

L'Ouvreuse de Lutétia.

Ciné-Location " Éclipse "

La Vie des chenilles (106 m.). Bon documentaire très intéressant et qui aura sa place toute indiquée — patience !... ça viendra bien un jour — dans les futurs cours d'histoire naturelle où la leçon sera complétée d'une projection cinématographique, mais, à une condition, c'est que l'on fera sauter les quelques sous-titres aux prétentions humoristiques d'un esprit par trop facile.

Valet de cœur et Dame de pique (740 m.), 6e série des **Secrets du contre-espionnage**, dévoilés par Norroy. Encore un inventeur de sous-marins, qui se laisse prendre aux charmes d'une jeune et énigmatique personne qui lui dérobe ses plans. Cette nouvelle dramatique dont l'intérêt ne languit pas un seul instant est bien jouée, bien mise en scène et la photo est en tous points parfaite.

Pauvre Toutou (300 m.). Cette comédie comique de la « Triangle Keystone » est amusante, jouée avec entrain, adroitement mise en scène et d'une bonne photo. Bon petit film qui plaira certainement.

Son Aventure « Eclipse » (1.200 m.). Comédie très légèrement dramatique, série artistique Suzanne Grandais, et, comme de juste, interprété par notre charmante divette parisienne que nous sommes toujours heureux de voir apparaître sur l'écran ; car, gamine malicieuse, midinette idéale, elle incarne l'esprit parisien dans ce qu'il a de plus primesautier et de plus délicieusement gavroche.

Le scenario de M. René Hervil est très bien charpenté et jusqu'à la fin le spectateur « marche » et s'imagine lui aussi, tout comme Suzanne, que M. Davidson est un authentique détective de l'envergure de Sherlock Holmes.

Ce Davidson est fort bien interprété par l'excellent comédien qu'est M. Henry Roussel et le rôle de Placide, l'amoureux timide de Suzanne, est joué avec beaucoup de naturel par M. Jacques de Feraudy.

A la fin du film ces deux artistes se livrent un

violent pugilat fort bien réglé et qui nous prouve que nos artistes français savent, aussi bien que les artistes américains, appliquer et encaisser les coups de poings les plus violents.

La mise en scène de ce film est en tous points parfaite, et la photo de M. Wladimir sur la valeur artistique de laquelle on ne saurait trop insister a droit à des éloges mérités.

En tous points parfaite, Mlle Suzanne Grandais interprète le rôle d'une gentille bouquetière, Nina, que les romanesques aventures des ciné-romans ont enthousiasmé. Et voilà notre espiègle Nina qui, croyant remplir une mission, tout comme Judex, va épier ses maîtres et tenir au courant de leurs faits et gestes Davidson qui s'est présenté à elle comme étant le célèbre détective David Stetton. Dans son rôle de policière amateur, Nina est des plus adroite, des plus roublarde. Elle a saisi le chiffre du coffre-fort et, croyant aider la justice, commet une gaffe formidable que répare, sans s'en douter, son amoureux Placide.

Malgré un froid d'autant plus pénible à supporter que la salle de présentation est presque aussi chaude qu'un kiosque d'attente d'autobus, il y avait foule. Metteurs en scène, artistes, scénaristes, acheteurspour l'étranger, tout le monde était venu pour voir le film de Suzanne Grandais, et Suzanne Grandais surtout que l'on aurait été heureux d'applaudir et qui s'est éclipsée dans la pénombre de la salle. Nous avons été assez heureux pour la rejoindre un instant et lui dire, de vive voix, combien, une fois de plus, elle était charmante, et lui affirmer que s'il avait su qu'elle était là le public des directeurs se serait fait un plaisir de fêter, comme elle méritait de l'être, l'Etoile Parisienne dont le nom sur l'affiche est synonyme de succès, salles combles et grosses recettes.

Voilà une jeune artiste qui, pour réaliser ce film, a travaillé plus de deux mois et qui ne connaîtra que très peu les joies du succès, alors qu'une médiocre chanteuse de caf'conc, après quelques minutes en scène, sera applaudie, rappelée et fêtée plus qu'elle ne le mérite. Est-ce juste?

Plaudite, Cives! Surtout, lorsque vous voyez sur l'écran une jeune artiste, jolie, gracieuse, fine, spirituelle, bien Française, bien Parisienne, qui, dans son genre inimitable, vaut — et cela sans vouloir diminuer en quoique ce soit les artistes américaines — toutes les Girls des Studios de Californie.

Mlle Suzanne Grandais dont les yeux malicieux me rappelent les regards pleins d'esprit de cette chère et grande artiste qu'est Jeanne Granier va partir, ces jours-ci je crois, pour tourner d'autres films qui... que nous serons heureux d'applaudir comme nous avons applaudi de tout cœur **Son Aventure.** Le plus grand succès de toutes les présentations de cette semaine.

A VENDRE

CUVES de DÉVELOPPEMENT *verticales en grès à deux cases pour cadres de 50 m.*

CUVES HORIZONTALES *en grès pour développement à cadres métalliques de 60 m.*

DEUX TIREUSES GILLON neuves *dernier modèle avec double débiteurs et enrouleurs automatiques pour le négatif et le positif.*

S'adresser à **CINÉMA-ÉCLAIR,** EPINAY-SUR-SEINE -- Tél. Nord 59-99

Nº 59

CINÉ-LOCATION ÉCLIPSE

MARSEILLE
5, Rue de la République
LYON
5, Rue de la République
BORDEAUX
32, Rue Vital-Carles

PARIS
94, Rue Saint-Lazare

LILLE
56, rue de Paris
ALGER
1, Rue de Tanger
BRUXELLES
74, rue des Plantes

PRÉSENTATIONS du
17 Février 1919

DATE DE SORTIE :
21 Mars 1919

Nº 1190	*Eclipse*	**Les Industries du Jura,** *document.*	Env. 110 m.
Nº 1127	*Jycé*	**Comme au Cinéma,** *com. dramatique*	— 635 m.
Nº 1158	*Phocéa*	**La Muraille qui Pleure,** *drame.*	— 1190 m.
Nº 1170	*Triangle*	**Maggie danseuse,** *comédie*	— 550 m.
Nº 1203	*Transatlantic*	**LA VEDETTE MYSTÉRIEUSE** *8e Épisode :* **Le Pont Mobile**	— 708 m.

Nº 1158 HORS PROGRAMME Phocéa-Film

La Muraille qui Pleure

DRAME INTERPRÉTÉ PAR

YVETTE ANDREYOR

ET

M. KEPPENS

Les Industries du Jura

DOCUMENTAIRE

1. — Saint-Claude, centre d'industrie du Jura Français.
2. — Industrie du bois : abattage des sapins.
3. — Une scierie mécanique : transport du bois débité.
4. — Le tournage du bois : fabrication des pipes de bruyère.
5. — Faisage, décolletage des souches et détaillage à la scie.
6. — Bouillage, triage et calibrage.
7. — Montage et polissage.
8. — Une clouterie et un moteur original.

LONGUEUR APPROXIMATIVE : **110** MÈTRES.

COMME AU CINÉMA

COMÉDIE DRAMATIQUE

Interprétée par la Petite SIMONE GENEVOIS

DANS un hôtel d'une plage à la mode, Mme d'Aubigny villégiature avec sa petite fille Simone et fait la connaissance d'un officier de marine, Jean de Kerlac, qui se prend d'affection pour la jeune femme.

Simone en jouant avec sa trottinette bouscule maladroitement la table de M. et Mme Bernardi dont les allures sont plutôt louches. Mme Bernardi gronde sévèrement Simone, mais son mari, qui tente à passer inaperçu, vient auprès de Mme d'Aubigny pour excuser sa femme et demande qu'on lui confie Simone de qui il fera le portrait, puisqu'il est peintre. Mais un papier trouvé par Simone chez Bernardi démontre que c'est un espion. Et Jean, afin d'en acquérir la certitude, charge Simone de le surveiller adroitement.

La délicieuse enfant s'acquitte fort bien de cette délicate mission. Et lorsque Jean lui dit : « Tu es une brave petite fille, tu as sauvé la France ! » Simone s'écrie ravie : « Mais alors, c'est comme au cinéma !!! »

LONGUEUR APPROXIMATIVE : **635** MÈTRES

COMME AU CINÉMA

interprété

PAR

LA PETITE

Simone GENEVOIS

La Muraille qui Pleure

Le chemineau Zachar, au cours d'une de ses « tournées », a trouvé, abandonnée au pied d'un vieux mur moussu, une fillette de quelques mois qu'ont adoptée de braves gens du pays. Jean Claude et sa femme ont élevé l'enfant trouvée qui a grandi avec leur propre fille Ginette et Marion (c'est le nom qui a été donné à l'orpheline) est devenue une jolie fille qui fait partie de la famille et partage les travaux de ses parents adoptifs.

Mais, un soir de moisson, Marion a été victime de la part d'un moissonneur de passage, d'un attentat dont les suites la contraignent à quitter le pays Elle part pour la ville au grand désespoir du vieux Zachar et des braves gens qui l'ont accueillie.

Et ce fut, pour Marion, le calvaire accoutumé des filles séduites. L'enfant placé en nourrice, la vaine recherche d'un emploi jusqu'au jour où, à bout de forces et de ressources elles cèdent à la tentation d'une chute consentie qui leur assure l'existence et celle de l'enfant.

Devenue la maîtresse d'un élégant dont elle partage la vie de luxe et de plaisirs, Marion a laissé croire à ses parents adoptifs qu'elle tirait de son travail les ressources qui lui permettent d'élever son enfant, le petit Jean.

Mais un jour, le père Zachar qui se sent vieillir et qui ne voudrait pas mourir sans avoir revu sa « Marion » prend, accompagné de Ginette, la route de la ville et se présente à l'adresse de Marion.

Or, ce soir là précisément, c'est la fête chez Marion qui inaugure son existence de demi-mondaine élégante et le vieux Zachar découvre, avec une surprise douloureuse, que « sa fille » est indigne de son affection et il reprend désolé, mais impitoyable, le chemin du pays où il révèle aux parents adoptifs de Marion le déshonneur définitif de celle-ci ..

Et, le même soir, Marion apprenait qu'une maladie soudaine exigeait sa présence au chevet du petit Jean. Mais, lorsqu'elle arrive en hâte auprès du berceau, le petit Jean n'est plus. .

Alors, le cœur brisé, se sentant seule au monde et minée par un mal brusquement aggravé, Marion, abandonnant la ville, s'enfuit au pays voulant revoir les êtres chers dont elle sait qu'elle obtiendra le pardon. Mais ses forces la trahissent au moment d'atteindre ce but. Elle tombe épuisée pour ne plus se relever au pied du vieux mur moussu où le vieux Zachar l'a ramassée vingt ans auparavant.

C'est à cette même place qu'au petit jour, le père Zachar découvre le corps refroidi de Marion... Mais, la raison du vieux chemineau ne peut résister à cette secousse et c'est un fou berçant un cadavre qu'éclaire le soleil levant...

Et c'est depuis ce jour, affirment les gens du pays, que le vieux mur d'où l'eau s'est mise à sourdre, est devenu : « LA MURAILLE QUI PLEURE. »

MÉTRAGE APPROXIMATIF : **1190** MÈTRES

SON AVENTURE !

est

Un grand film Français

interprété par

Suzanne GRANDAIS

HENRY ROUSSEL

Jacques DE FERAUDY

mis en scène par

RENÉ HERVIL

TRIANGLE KEYSTONE

MAGGIE DANSEUSE

Comédie comique

INTERPRÉTÉE PAR

Louise FAZENDA et Ch. MURRAY

LE vieux Ragoût, le père de Maggie, exploite le premier restaurant du village. Dans ce village arrive une troupe d'acrobates danseurs pour donner une représentation dans l'après-midi Toute la troupe vient déjeûner chez Ragoût, tout affolé ainsi que sa fille Maggie. Une heure avant la représentation, le Shérif du village déclare au directeur de la troupe, Bernard O'Reily que la représentation n'aura pas lieu avant que le dit Bernard n'ait acquitté une facture provenant de leur dépense dans la dernière ville que la troupe vient de traverser. Bernard furieux va prendre l'air. A ce moment, il avise Maggie qui vient de toucher pour son père, une grosse somme à la banque.

« Prêtez-moi cet argent, je vous associe de moitié dans les bénéfices et je vous donne le rôle de la première danseuse dans ma revue ».

Ainsi parla ce galant personnage. Maggie éblouie se laisse prendre l'argent ; et, joyeuse court apprendre à son pére l'heureuse nouvelle. Celui-ci entre dans une colère bleue, se rend au théâtre et déclare à Bernard que c'est lui, Ragoût, qui tiendra la caisse, ce que Bernard n'ose lui refuser. La représentation commence et Maggie se tire tant bien que mal de son rôle. Sur ces entrefaites arrive dans la salle un étranger qui menace et insulte Bernard, l'accusant de lui avoir pris sa femme et son argent. Bernard perd la tête, les artistes sont ahuris, le public trépigne et siffle. Toute la troupe quitte la scène et s'enfuit. Bernard n'a garde d'oublier la cassette où doit se trouver la recette de la matinée. Maggie restée seule sur le plateau continue sa danse afin que les spectateurs ne puissent réclamer leur argent.

L'étranger rageur était un compère de la troupe et c'est ainsi qu'ils pratiquaient partout. Ils ne payaient jamais personne. Bernard O'Reily, une fois installé dans le train avec son compère, ouvre la cassette et constate qu'elle est vide Le père Ragoût avait p is ses précautions et avait empoché la recette. Maggie revenue de ses idées de gloire, jure de ne plus se laisser attraper. Malgré tout, Ragoût est obligé de payer au Shérif la facture due par la troupe de Bernard ; pour ne pas aller en prison, il s'exécute et paie.

MÉTRAGE APPROXIMATIF : **550** MÈTRES ENVIRON

La Vedette Mystérieuse

CINÉ-ROMAN EN 12 ÉPISODES

8me épisode : LE PONT MOBILE

Betty, ayant eu l'imprudence d'accourir sans méfiance à l'appel qui la convoquait au chevet de Gordon, soit disant blessé, a été reprise par Schwegler et ses affiliés. Ils la placent, solidement garottée, sur la plateforme d'une locomotive qu'ils lancent à toute vitesse et sans pilote, en l'absence du mécanicien et du chauffeur.

Gordon et Fay s'en aperçoivent et se mettent à sa poursuite en auto. Tandis que le second parvient à sauter sur la machine, dont il ne réussit pourtant pas à faire jouer le régulateur, le premier accélère l'allure de son torpédo pour devancer la locomotive. A quelques milles en avant, en effet, un pont mobile, au-dessus d'une rivière, est resté ouvert dans une position telle que Betty et Fay risquent d'être précipités au fond du cours d'eau. Malgré les protestations du gardien du pont, Gordon fait marcher le mécanisme et abaisse le tablier à l'instant précis où se présente la locomotive, sauvant ainsi Betty et Fay d'une mort certaine. Peu après, il arrive à les recueillir dans son auto et transporte Betty à l'Hôtel Milton de Los Angeles.

Cependant, Sudermann et Schwegler, résolus à s'emparer de la formule de camouflage de la Vedette Mystérieuse, ont réussi à introduire un émissaire dans le lieu où s'élève le laboratoire de l'homme mystérieux. Terrifié à l'aspect de ce dernier, l'envoyé se hâte de rejoindre ses complices pour faire son rapport.

D'autre part, Fay, ayant averti le Gouvernement de la présence d'un espion, a été chargé de le surveiller et, déguisé, réussit à s'introduire dans le lieu des réunions secrètes des affiliés de Schwegler.

La

VEDETTE MYSTÉRIEUSE

sera

LA VEDETTE

de

tous les Écrans

Louchet-Publicité

Agence Générale Cinématographique

La Petite femme de paille (950 m.). Gentille comédie dont l'impérissable souvenir des innocentes amours d'enfance est le thème gracieux. Bonne interprétation, bonne mise en scène, bonne photo.

Bobby et Cie (285 m.). Bonne petite comédie dont le sentimental sujet est trop beau pour être vraisemblable. Un directeur de théâtre lisant une pièce de théâtre ! c'est, ne vous semble-t-il pas, aussi impossible qu'un éditeur de films lisant des scenarios !... Ils en demandent toujours, et, quand on a la naïveté de leur en apporter ils les mettent dans un dossier dont ils ne sortiront jamais. Le rôle de Bobby et tous les autres du reste sont bien interprétés. Mise en scène un peu réaliste, bonne photo.

Les Ailes « Svenska » (975 m.). Grand drame interprété par d'excellents artistes suédois. Le sujet est très poignant. La mise en scène consciencieusement fouillée, est mise en valeur par une très bonne photo dont certains passages sont de tout premier ordre. Je ne serais pas étonné que ce film n'ait une heureuse carrière.

Ambroise et sa Veuve (695 m.). Fantaisie comique qui nous donne un film bien amusant et qui pourrait aussi inspirer un joyeux vaudeville. Bonne mise en scène, interprétation amusante, belle photo.

Cinématographes Harry

Georget fait la police (305 m.). Burlesque bouffonnerie très amusante qui réédite quelques tours, quelques vieilles clowneries qui ont amusé notre enfance. C'est joué avec brio, mise en scène d'une façon divertissante et bien photographiée.

La Grande Silencieuse (600 m.). Ce film officiel de l'Amirauté britannique est un des plus beaux que j'ai vu dans ce genre héroï-documentaire. Mon ami Paul Feval qui, pour avoir tourné de nombreux films pour les Archives du Ministère de la Marine française, sait combien il est difficile de réussir un pareil tour de force, partageait mon admiration. La photo est de toute beauté. La prise de vue d'une hardiesse rare. Ce film aura un succès considérable.

Chaines brisées (1.525 m.). Bien mis en scène, bien joué, bien photographié, ce film est des plus intéressant. Le scenario est des plus sentimental et des plus dramatique aussi. C'est la simple histoire de l'amour d'une fillette (jouée par la gentille Madge Evans dans la première partie) pour un jeune héros de la guerre cubaine que, fidèle à sa première inclination enfantine, elle aimera profondément lorsquelle sera devenue jeune fille sous les séduisantes apparences de la gracieuse Miss Ethel Clayton. Sur cette histoire d'amour pur, vient se greffer les rivalités politiques en Floride, entre noirs et blancs, et une déplorable erreur judiciaire dont est victime celui en qui elle a foi et dont malgré les apparences accablantes, elle persiste à proclamer envers et contre tous l'innocence.

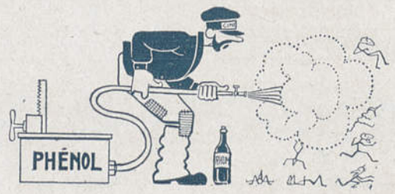
Après de pénibles épreuves, l'innocence du jeune lieutenant, fort bien interprété par M. Carlyle Blackwell, est reconnue. Il est réhabilité et les deux jeunes gens s'épousent.

Citons, parmi les épisodes dramatiques, une émotionnante chasse à l'homme, remarquablement mise en scène.

Union-Eclair

Le Nid sous l'Orage « Vitagraph » (1.785 m.). Le scenario de ce film est d'une puissante moralité. C'est tout le douloureux problème de l'enfant qui, le cœur meurtri, voit ses parents se déchirer, divorcer, et qui se trouve innocente victime, être le jouet de leurs ressentiments. Le rôle de l'enfant, un gamin de 8 à 9 ans, est avec un naturel, une sincérité touchante, interprété à la perfection comme tous les autres rôles du reste. La mise en scène est en tous points parfaite et la photo est réellement belle.

A la fin de la séance, on (?) nous annonce que la présentation de demain mercredi après-midi, au Palais de la Mutualité, n'aura pas lieu. M. L. Van Goitsenhoven, Kinéma-Location, La Société Adam et Cie et les Etablissements Georges Petit cèdent le pas à leur confrère M. Sutto, qui présente *Le Kaiser, la Brute de Berlin*, au Gaumont-Palace.



Cinématographes L. Sutto

Il serait profondément drôle que le gouvernement, celui d'aujourd'hui comme celui de demain, qui sera incapable de nous donner les élections auxquelles nous avons droit et qui nous permettront de renvoyer à leurs chères études toutes les nullités parlementaires qui se sont installées dans la guerre, il serait profondément drôle, disons même inconvenant, que les pouvoirs publics laissent faire un plebiscite sur des questions aussi graves que celles que l'honorable M. Sutto, qui n'est nullement qualifié pour cela, se permet de poser à l'opinion publique.

Je ne puis envoyer faire lanlaire mon député, mon conseiller municipal qui, l'un et l'autre ont participé, par leur incurie, à la vie chère qui sabote la Victoire, et je puis voter demain à Paris, en banlieue ou en province, non sur la valeur artistique de tel ou tel film, ce qui serait admissible, mais sur des questions aussi graves que seule, la Conférence des Nations est qualifiée pour les discuter.

Voici le *Bulletin de vote* de M. Sutto.

1re *Question. — Quels sont les responsables de la guerre?*

2e *Question. — Par quel tribunal les faire juger?*

3e *Question. — Quelles punitions faudrait-il infliger?*

Veut-on ameuter l'opinion publique? Cherche-t-on un impressionnant dérivatif aux graves questions de l'heure présente?

Maintenant, parlons un peu du film qui, m'affirme-t-on, fut interdit en Amérique par la censure. Le scenario n'a aucune originalité. Les scènes champêtres et enfantines du début ne sont qu'un très médiocre démarquage de *Civilisation*. Vous savez, le film Pro-Boche où le Christ se fait Allemand!... Le rôle du Kaiser est joué par un grand diable de figurant qui n'a ni l'allure, ni la distinction nécessaires que comportait l'interprétation d'un rôle aussi écrasant. Le metteur en scène insiste lourdement sur une infirmité physique de l'ex-empereur d'Allemagne qui, seul dans son cabinet, est insulté, frappé violemment et jeté à terre par un de ses officiers.

Cette lâche agression sur un homme infirme va-t-elle nous rendre le Kaiser sympathique?... non, mais de là à prêcher insidieusement l'irresponsabilité morale causée par un violent traumatisme, il n'y a qu'un pas que les auteurs du scenario auraient peut être voulu faire franchir au public qui, certainement, ne marchera pas.

Médiocrement mises en scène, les violences dont sont victimes les populations belges ne valent pas, comme intensité dramatique, celles que nous avons vues, en mai 1917, dans *Le Petit héros belge*.

De plus, elles ont le grave défaut de présenter les populations belges comme ayant provoqué par leur attitude et leurs provocations — par exemple le gamin jetant un fer à cheval à la tête de l'officier allemand qui a l'air de prêcher — de sévères représailles.

Dans la plantation des décors on a un peu abusé des toiles de fond. Quant à la photo je ne puis, en toute justice, donner un avis qui, d'après mon impression, serait défavorable car la projection du « Gaumont-Palace » continue à être — comme pour *Vendémiaire* il m'a été impossible de lire certains titres — des plus faiblarde. Cinématographiquement, tout cela ne valait pas tant de tapage, et je ne crois pas que ce film soit digne de justifier un plébicite politique.

Quant à mon bulletin de vote, voilà, en le modifiant, comme je le remplirais.

1° *Quels sont les responsables de la guerre « Au Cinéma? »* Les auteurs de mauvais scenarios et de mauvais films.

2° *Par quel tribunal les faire juger?* Celui du bon goût artistique et de la vérité historique qui les condamnerons à apprendre leur métier.

3° *Quelles punitions faudrait-il infliger?* Un châtiment visuel qui les obligerait à regarder 10 fois de suite leurs œuvres : et ça serait suffisant, car avant la fin de la pénitence ils auraient le crâne tellement bourré qu'ils seraient capables de se mettre à hurler comme des chiens enragés.

Un dernier mot personnel à M. Guichard.

— Monsieur, de peur de susciter des mouvements d'opinion que vous avez mille fois raison de prévenir, vous interdisez un chef-d'œuvre américain, *Intolérance!...* un chef-d'œuvre italien, *Madame Tallien* et un très beau film français d'André Antoine, *Quatre-vingt-treize*. Il vous a plu de viser *Le Kaiser, La Brute de Berlin*, qui — je copie la publicité de ce film — fera distribuer dans les rues un appel au public, le conviant à aller voter dans les salles qui passeront le film. Je croyais que la distribution des prospectus était interdite sur la voie publique.

Permettez-moi de vous dire, Monsieur, que je ne comprends pas.

V. Guillaume Danvers.

Pour copie conforme :

Nyctalope.

Artistic-Film Location

GENÈVE & 11, Rue Levrier, 11 & GENÈVE

EXCLUSIVITÉ
des principales
MARQUES AMÉRICAINES

MM. les Editeurs et Commissionnaires qui n'ont pas de Représentants Exclusifs en Suisse peuvent s'adresser à

ARTISTIC-FILM

GENÈVE -- 11, Rue Levrier -- GENÈVE

PROPOS CINÉMATOGRAPHIQUES

L'ÉTOILE

Mlle Suzanne Grandais se rend ces jours-ci à Marseille où elle va se mettre à la disposition de la « Phocea-Film ».

La charmante artiste a signé avec la puissante firme marseillaise un traité qui, par les chiffres, est tout à fait américain.

Nous avons eu la bonne fortune de recevoir la visite de l'Etoile qui a bien voulu nous dire son enthousiasme pour le scénario du premier ouvrage qu'elle va tourner pour la « Phocea ». C'est une œuvre d'une très haute tenue littéraire et bien française. Mlle Suzanne Grandais aura là l'occasion d'y développer ses qualités d'émotion et de sentiment. Elle apparaîtra sous différents costumes tout à fait imprévus qui ne pourront qu'ajouter à l'éclat de sa beauté.

Il y a de beaux jours en perspective pour le film français.

ABONDANCE DE BIENS

Les dernières nouvelles sont de nature à réjouir ceux qui trouvent trop élevés les prix actuels des films de provenance Américaine.

Par deux paquebots, débarqueront presque simultanément cette semaine, plusieurs directeurs et agents généraux des grandes firmes des Etats-Unis. Ces Messieurs sont munis de pleins pouvoirs de leurs maisons respectives et ont pour mission de liquider le formidable stock accumulé depuis quatre ans.

La production américaine, malgré les merveilleux films présentés en France ces dernières années, n'a peut-être pas lancé sur notre marché ce qu'elle a enfanté de plus sensationnel.

Attendond-nous donc à voir d'ici peu, de véritables chefs-d'œuvre offerts au marché européen dans des proportions telles que le prix en sera fatalement très réduit.

En effet, des renseignements puisés à bonne source nous permettent d'évaluer non pas à mille, comme on l'a déjà dit, mais à *plusieurs milliers* le nombre de négatifs disponibles.

Dans ces conditions, il y a de belles affaires à réaliser pour les acheteurs avisés qui sauront choisir le moment propice.

Et MM. les Directeurs de cinémas ne verront pas d'un mauvais œil, cette avalanche de beaux films qui leur vaudra peut-être des prix avantageux.

AVIS

Tous les films « Eclair » introduits en Belgique par des intermédiaires ou des représentants autres que ceux dûment accrédités auprès de notre firme, seront impitoyablement saisis.

A LA S. A. M. FILMS

La S. A. M. films de Paris, 10, rue Saint-Lazare, a l'honneur d'informer Messieurs les Cinématographistes *qu'elle n'a rien de commun* avec la S. A. M. films de Bruxelles, 2, place Brouckère.

***

La S. A. M. films présentera le samedi 22 février à 2 h. 1/2, rue de l'Entrepôt, nº 21, siège de la Chambre Syndicale, *Clairette* « Film Ambrosio », comédie dramatique sentimentale en quatre parties, interprétée par Fernande Negri Pouget.

Métrage, 1.700 mètres. Publicité, 2 grandes affiches et photos.

UN CINEMA OU L'ON N'ENTRE PAS

Il nous arrive de Suisse une bonne histoire : Dans le chef-lieu d'un canton de la Suisse alémanique, il y avait un établissement cinématographique dont le propriétaire cherchait à se défaire.

Une personnalité notable de la Suisse française, recrue récente et assez tumultueuse de notre industrie, crut de bonne guerre de s'emparer du dit établissement. Le marché fut conclu à des conditions paraissant avantageuses et tout alla bien jusqu'au jour où le nouvel acquéreur voulut exploiter son cinéma. Il s'aperçut, à son grand étonnement, qu'il était devenu propriétaire d'une salle sans aucune issue. L'entrée appartenait à un tiers, lequel n'ayant pas vendu la façade, refusait nettement le passage.

Pendant six mois l'établissement dut rester fermé, et, pour cause; les autorités fédérales n'autorisant pas l'accession au cinéma par la voie des airs. Il fallut revendre à perte à un exploitant plus malin, mais hélas! germanophile, lequel obtint aisément la libre jouissance de la façade.

MORALE : *Il n'avait oublié qu'un point,*
C'était d'éclairer sa lanterne.

PATATI ET PATATA.

PHOCEA-FILM

Marseille — *3, rue des Récolettes* — Marseille

Très prochainement :

"Le Mystère de la Maison grise"

Scenario et Mise en Scène de M. M. MARIAUD

INTERPRÉTÉ PAR

M. J. BOULLE

DE LA " PORTE-SAINT-MARTIN "

Mlle TANIA DALEYME

M. MAX CLAUDET -- M. ZORILLO

CE FILM TRIOMPHERA :

Parce que
Son Scenario procède d'une idée entièrement nouvelle.
Il est admirablement interprété.
Sa photographie est de tout premier ordre.

Exploitants !

Ne signez aucun contrat avant d'avoir vu

LES

MERVEILLEUSES PRODUCTIONS

que la

LOCATION NATIONALE

doit présenter prochainement

PROCHAINEMENT :

Un grand film français

L'ÉTOILE ROUGE

RED STAR

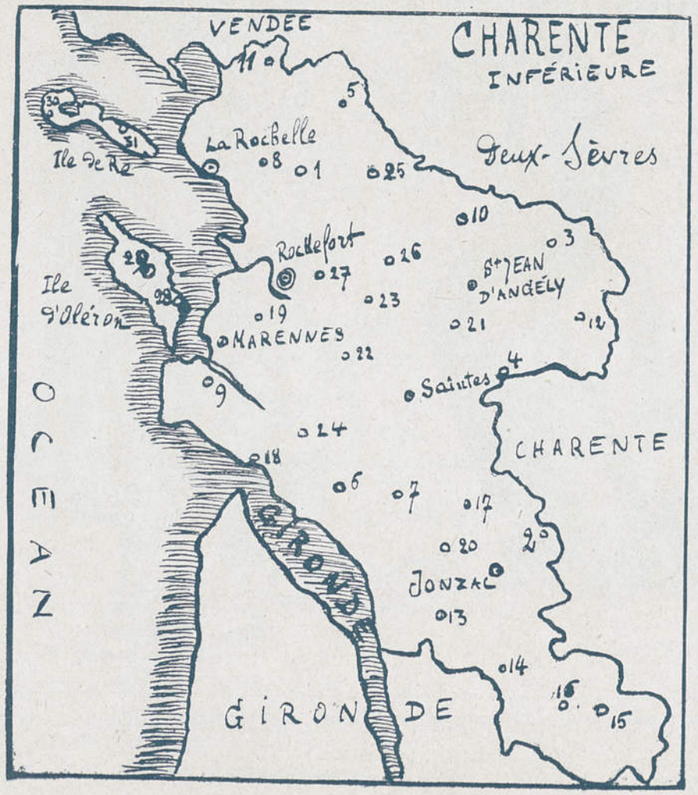
?

Le Tour de France du Projectionniste

Charente-Inférieure

453.800 habitants : 18 cinémas.

Préfecture :			
La Rochelle	36.371 habitants	2 cinémas	
Rochelle-la-Pallice	—	1	—
Sous-Préfectures :			
Jonzac	3.210	1	—
Marennes	4.159	1	—
Rochefort	35.009	2	—
Saintes	20.802	3	—
Saint-Jean-d'Angely	7.060	—	—
Chefs-lieux de Canton :			
1 Aigrefeuille	8.337	—	—
2 Archiac	8.237	—	—
3 Aulnay	11.217	—	—
4 Burie	6.972	—	—
5 Courçon	11.293	—	—
6 Cozes	10.598	—	—
7 Gemozac	12.308	—	—
8 La Jarrie	7.782	—	—
9 La Tremblade	9.334	—	2
10 Loulay	7.400 habitants	— cinémas	
11 Marans	7.991	—	—
12 Matha	13.102	—	—
13 Mirambeau	10.902	—	—
14 Montendre	7.068	—	—
15 Montguyon	11.995	—	—
16 Montlieu	7.686	—	—
17 Pons	13.725	—	—
18 Royan	14.115	1	—
19 Saint-Agnant	7.287	—	—
20 Saint-Genis-de-Saintonges	10.343	—	—
21 Saint-Hilaire	6.131	—	—
22 Saint-Porchaire	12.026	—	—
23 Saint-Savinien	8.457	—	—
24 Saujon	12.259	1	—
25 Surgères	11.864	2	—
26 Tonnay-Boutonne	3.605	—	—
27 Tonnay-Charente	11.040	1	—
28 Le Château (Ile d'Oléron)	7.145	—	—
29 Saint-Pierre (Ile d'Oléron)	9.633	1	—
30 Ars (Ile de Ré)	4.488	—	—
31 Saint-Martin (Ile de Ré)	2.265	—	—



Renommé par ses deux ports, ses pêcheries, ses parcs aux huitres, ses plages fréquentées, ses distilleries d'eaux-de-vie, etc., ce département peut être classé parmi les plus riches de France.

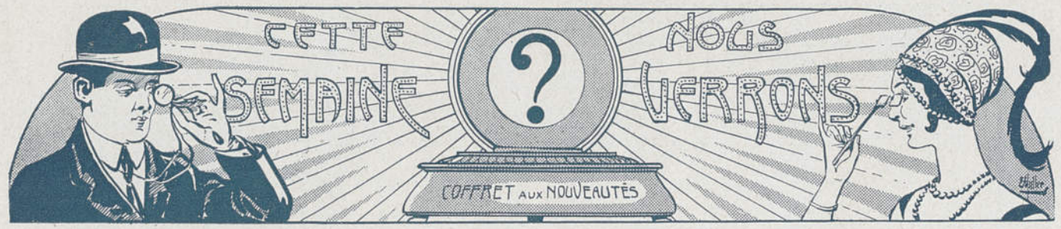
Nous constatons que l'exploitation des Cinémas y est assez florissante.

A la Rochelle nous relevons LE CINÉMA DES FAMILLES (*M. Gellot*) et l'OLYMPIA-CINÉMA (*M. Caspescha*). A Rochefort, l'ALHAMBRA-THÉATRE-CINÉMA et l'APOLLO-CINÉMA (*M. Daulin*). A Saintes, CINÉMA (*Mlle Emon*) ; CINÉMA-PATHÉ (*M. Bonneau*) et le PALACE-CINÉMA (*M. Grenet*). A la Tremblade, CINÉMA-THÉATRE-MODERNE (*M. Roblin*) et CINÉMA-PATHÉ (*M. Reboudet*). A Surgère, CAFÉ-CINÉMA (*M. Bonnin*) et CINÉMA (*M. Spessardy*). A la Rochelle-La Pallice, en plus de l'établissement LA PALLICE-CINÉMA (*M. P. Goutelle*), il y aurait actuellement 2 cinémas organisés par l'Y. M. C. A., réservés aux Equipages de la Flotte Américaine et aux Soldats Français où Alliés. Nous n'en avons pas tenu compte dans notre recensement, car nous ne savons si ces établissements resteront ouverts après la guerre.

Il nous semble qu'à Saint-Jean-d'Angely un Etablissement Cinématographique pourrait fort bien s'ouvrir, ainsi que dans quelques autres localités de la Charente-Inférieure.

LE CHEMINEAU.

— Mais z'oui maman ma chère, les places vont être diminuées.
— ?
— J'ai entendu l'monsieur qui disait j'va descendre les prix.



LUNDI Matin 17 FÉVRIER
(à 10 heures)
GAUMONT-THÉATRE, 7, Boulevard Poissonnière

Comptoir Ciné-Location Gaumont

Gaumont. — **Tih-Minh**, 7e épisode : **L'Evocation**, grand ciné roman d'aventures de MM. Louis Feuillade et Georges Le Faure, (affiches et photos), 650 m.

Film Articraft exclusivité Gaumont. — **La Sirène** (Paramount Pictures), drame interprété par Lina Cavalieri (affiches et photos), 1.380 m.

Comédies Christies, exclusivité Gaumont. — **Théâtre et Vagabondage**, comédie comique (affiche et photos), 300 m.

Simplex
TRADE MARK REGISTERED

LUNDI Après-Midi 17 FÉVRIER
(à 14 heures)
MAJESTIC, 31, Boulevard du Temple

Agence Générale Cinématographique

Livrable le 21 mars 1919 :

Les Faux Monnayeurs, drame, 380 m. env.
Gazelles sacrées du Parc de Nara, plein air, 112 m. env.
L'Envers de la Fête, comédie dramatique, 1.600 m. env.
Bobby marin, scène à trucs, 150 m. env.
Charlot apprenti, comique en deux parties (réédition), 640 m. env.
Hors la loi, drame en cinq parties interprété par Munroe Salisbury et Miss Ruth Clifford, 1.500 m. env.
La Visite de l'Auxi, comique, 295 m. env.

Ciné-Location-Éclipse

Livrable le 21 mars 1919 :

Eclipse. — **Les Industries du Jura**, documentaire, 110 m.
Phocea. — **La Muraille qui pleure**, drame, 1.190 m.
Jyce. — **Comme au Cinéma**, comédie sentimentale, interprétée par la petite Simone Genevois, 635 m.
Triangle. — **Maggie danseuse**, comique, 500 m.

Simplex
TRADE MARK REGISTERED

MARDI Matin 18 FÉVRIER
(à 9 h. 1/2)
PATHÉ PALACE, 32, boulevard des Italiens

Établissements Pathé

Pathé. — **Madame et son Filleul**, comédie interprétée par MM. Baron, Gorby, Prince-Rigadin, Lorrain; Mlles L. Mareil, et F. Albany, 2 affiches 80/120, 1 pochette, 8 photos bromure, 1.400 m.
Consortium. — **Lui est coupable**? drame interprété par Anna Nilsson et Tom Moore, 1 affiche 80/120, 600 m.
Pathécolor. — **Sur le Gave, Lourdes et Pau**, coloris 140 m.
Pathé-Journal, 200 m.

MARDI Après-Midi 18 FÉVRIER
(à 14 heures)
CRYSTAL-PALACE, 9, rue de la Fidélité

Cinématographes Harry

Les Gosses dans les Ruines, tiré de la célèbre pièce de Poulbot et P. Gsell, interprété par Mlle Emmy Lynn, Simone Prévost, Mme Jalabert, M. George Collin, 3 affiches, photos, 780 m. env.

Le Loup et le Cochonnet, scène à truc, 150 m. env.

Le Capitaine au long Cours, comédie dramatique, interprétée par William Russell et Francelia Billington, 2 affiches, photos, 1.525 m. env.

MERCREDI Matin 19 FÉVRIER
(à 10 heures)
AUBERT-PALACE, 34, Boulevard des Italiens

Établissements L. Aubert

La Danseuse aveugle de Pompéi, action dramatique à grand spectacle en quatre actes, 1.500 m.

Combats aériens, documentaire, 400 m.

Lolotte en Société, comique, 620 m.

MERCREDI Après-Midi 19 FÉVRIER
(à 14 heures)
PALAIS de la MUTUALITÉ, 325, Rue Saint-Martin

Établissements Van Goitsenhoven

Livrable le 14 mars 1919.

Phillips Film. — **Une Etrange Aventure**, drame oriental d'après le célèbre roman « She » de l'auteur anglais Ridder Hagard, interprété par Mme Alice Delysia, 1.575 m.env.

Albion. — **Scènes pittoresques à Manxland**, plein air, 294 m. env.

Albion. — **Avec nos Bébés**, documentaire, 156 m. env.

Prière à MM. les Loueurs d'adresser aux Bureaux du Journal le programme de leurs présentations le MERCREDI SOIR au plus tard.

Le Gérant : E. LOUCHET.

Imprimerie C. PAILHÈ 7, rue Darcet, Paris (17e).

La Cinématographie Française
à l'Étranger

L'interdiction d'exporter les journaux français étant levée depuis quelques jours, ***LA CINÉMATOGRAPHIE FRANÇAISE*** a décidé de créer des abonnements à prix réduits pour les Directeurs d'exploitations Cinématographiques des pays alliés et neutres.

Le prix de l'abonnement d'un an est fixé à **50 fr.** pour MM. les Directeurs qui justifieront de leur qualité d'exploitants.

RAPID-FILM

Travaux Cinématographiques

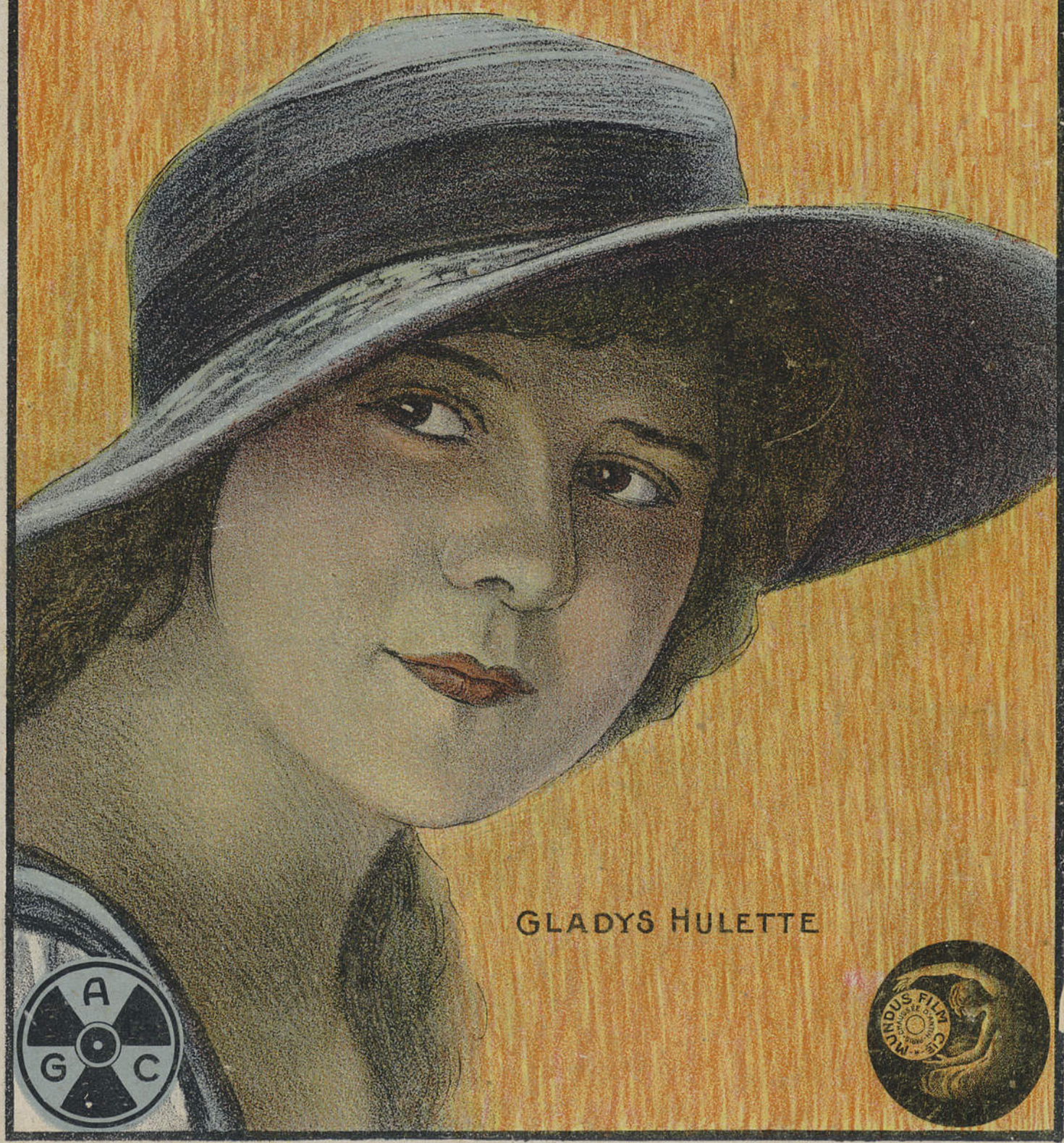
10E ANNÉE

TIRAGE
DÉVELOPPEMENT
TITRES

6, Rue Ordener, 6
PARIS (XVIIIE)

Téléphone : Nord 55-96 ‖ Téléphone : Nord 55-96

La Cinématographie Française



GLADYS HULETTE